EN RIBOULDINGUANT

Par Alphonse Allais



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

En ribouldinguant Par Alphonse Allais

En ribouldinguant

Édition de référence :
Paris, Librairie Paul Ollendorff.

Comme les autres

La petite Madeleine Bastye eût été la plus exquise des jeunes femmes de son siècle, sans la fâcheuse tendance qu'elle avait à tromper ses amants avec d'autres hommes, pour un oui, pour un non, parfois même pour ni oui ni non.

Au moment où commence ce récit, son amant était un excellent garçon nommé Jean Passe (de la maison Jean Passe et Desmeilleurs).

Un brave cœur que ce Jean Passe et, disons-le tout de suite, l'honneur du commerce parisien.

Et puis, il aimait tant sa petite Madeleine.

La première fois que Madeleine trompa Jean, Jean dit à Madeleine :

– Pourquoi m'as-tu trompé avec cet homme ?

– Parce qu'il est beau ! répondit Madeleine.

– Bon ! grommela Jean.

Toute puissance de l'amour ! Irrésistibilité du vouloir ! Quand Jean rentra, le soir, il était transfiguré et si beau que l'archange saint Michel eût semblé, près de lui, un vilain pou.

La deuxième fois que Madeleine trompa Jean, Jean dit à Madeleine :

– Pourquoi m'as-tu trompé avec cet homme ?

– Parce qu'il est riche ! répondit Madeleine.

– Bon ! grommela Jean.

Et dans la journée, Jean inventa un procédé permettant, avec une main-d'œuvre insignifiante, de transformer le crottin de cheval en peluche mauve.

Les Américains se disputèrent son brevet à coups de dollars, et même d'*eagles* (l'*eagle* est une pièce d'or américaine qui vaut 20 dollars. À l'heure qu'il est, l'*eagle* représente exactement 104 fr. 30 de notre monnaie).

La troisième fois que Madeleine trompa Jean, Jean dit à Madeleine :

– Pourquoi m'as-tu trompé avec cet homme ?

– Parce qu'il est rigolo ! répondit Madeleine.

– Bon ! grommela Jean.

Et il se dirigea vers la librairie Ollendroff, où il acheta *L'illustre Saint-Gratien*, l'exquis volume de notre sympathique confrère Adrien Vély.

Il lut, relut ce livre véritablement unique, et s'en imprégna tant et si bien que Madeleine faillit trépasser de rire dans la nuit.

La quatrième fois que Madeleine trompa Jean, Jean dit à Madeleine :

– Pourquoi m'as-tu trompé avec cet homme ?

– Ah !... voilà ! répondit Madeleine.

Et de drôles de lueurs s'allumaient dans les petits yeux de Madeleine. Jean comprit et grommela : Bon !

.....

Je regrette vivement que cette histoire ne soit pas pornographique, car j'ai comme une idée que le lecteur ne s'ennuierait pas au récit de ce que fit Jean.

.....

La cinquième fois que Madeleine trompa Jean...

Ah ! zut !

La onze cent quatorzième fois que Madeleine trompa Jean, Jean dit à Madeleine :

– Pourquoi m'as-tu trompé avec cet homme ?

– Parce que c'est un assassin ! répondit Madeleine.

– Bon ! grommela Jean.

Et Jean tua Madeleine.

Ce fut à peu près vers cette époque que Madeleine perdit l'habitude de tromper Jean.

Le tripoli

C'était un homme de ma compagnie qui s'appelait Lapouille, mais que nous avions baptisé l'*Homme*, à cause d'une histoire à lui arrivée récemment.

En manière de parenthèse, voici cette histoire :

Puni de consigne – comme il lui advenait plus souvent qu'à son tour – l'excellent Lapouille avait, tout de même, jugé bon de faire en ville un petit tour hygiénique, lequel se prolongea jusque vers les onze heures du soir.

Aussi, dès son retour à la caserne, fut-il invité par monsieur l'adjudant à terminer à la salle de police une nuit si bien commencée.

Lapouille, sans murmurer, revêtit la tenue d'usage, empoigna sa paillasse et se dirigea, d'un pas philosophe, vers les salles de discipline.

– Comment, encore un ! s'écria le sergent de

garde. Mais, c'est complet, ici !

– Bon, fit tranquillement Lapouille, n'en parlons plus. Je vais aller coucher à l'hôtel.

– La salle de police des *hommes* est pleine... On va vous mettre dans la salle des sous-officiers. Justement il n'y a personne.

Mais Lapouille n'entendait pas de cette oreille. Il protesta froidement :

– Pardon, sergent, je suis un *homme*, et j'entends subir ma peine dans la salle de police des *hommes*.

– Puisque je vous dis que c'est plein, espèce d'andouille !

– Je m'en f... sergent, je suis un *homme*, je ne connais que ça !

– Mais bougre d'imbécile, vous serez bien mieux dans la salle des sous-offs.

– Il ne s'agit pas de bien-être, là-dedans ! C'est une question de principe. Suis-je un *homme* ? Oui. Eh bien, on doit me mettre dans la salle des *hommes*. Quand je serai sergent, vous me mettrez dans la salle des sous-officiers, et je

ne dirai rien. Mais d'ici là... je suis un *homme*.

Arrivé, sur ces entrefaites, et impatienté de ce colloque, l'adjudant ne parlait de rien moins que de saisir Lapouille par les épaules, et de le pousser dans la *boîte* avec un coup de pied quelque part. Lapouille prit alors un air grave.

– Monsieur l'adjudant, je suis dans mon droit. Si vous me violentez, j'écrirai à la *République française*.

Pourquoi la *République française* de préférence à tout autre organe ? On n'en a jamais rien su. Mais, c'était le suprême argument de Lapouille ; pour peu qu'un caporal le commandât un peu brusquement de corvée de quartier, Lapouille parlait, tout de suite, d'écrire à la *République française*.

Devant cette menace, l'adjudant perdit contenance. Diable ! la *République française*...

Et Lapouille continuait, infatigable :

– Je suis un *homme*, moi. Je ne connais que ça ! Je suis un *homme* ! Je veux la salle de police des *hommes* !

Finalement, on l'envoya coucher dans son lit.

Le nom lui en resta : on ne disait plus Lapouille, on disait l'*Homme* ; l'*Homme* par ci, l'*Homme* par là.

Ce trait indique assez le caractère de mon ami Lapouille, le type du soldat qui arrive à toutes ses fins, celui qu'on désigne si bien dans l'armée : *celui qui ne veut rien savoir*.

Non, Lapouille ne voulait rien savoir, ni pour les exercices, ni pour les corvées, ni pour la discipline.

– Mais vous n'en f... pas un coup ! lui disait un jour le capitaine.

– Non, mon capitaine, répondait poliment Lapouille, pas un coup.

Et il développait, pour sa flemme et sa tranquillité, des trésors de force d'inertie, des airs d'idiot incurable, de géniales roublardises, et puis surtout une telle quiétude, un tel insouci des châtiments militaires, une si folle inconscience (apparente, du moins), qu'on n'osait le punir, et souvent il *ramassait* deux jours de consigne pour

des faits qui auraient envoyé n'importe lequel de ses camarades à *Biribi*.

Le damoclésisme de la fameuse *République française* lui rendait les plus vifs services auprès des caporaux et sergents, braves bougres pour qui la crainte de la presse est le commencement de la sagesse.

Dans les environs de Noël, Lapouille fit comme les autres et sollicita une permission de huit jours pour aller à Paris, se retremper un peu dans le sein de sa famille.

Lapouille ne vit pas son désir exaucé, sa conduite précédente ne le désignant nullement pour une telle faveur.

Notre ami ne manifesta aucun désespoir, n'éleva aucune réclamation, mais je puis vous assurer que le jour de Noël, quand, à l'appel du soir, le caporal de chambrée nomma Lapouille, personne ne répondit, par cette excellente raison que Lapouille se trouvait à Paris, en train de sabler le vin chaud avec quelques-uns de ses amis.

La petite fête dura six jours.

Le jeune Lapouille semblait s'occuper de son régiment comme de ses premières galoches. Il avait retrouvé une petite bonne amie, de joyeux camarades, carotté quelque argent à sa famille. Le temps se tuait gaiement.

Le soir du sixième jour, comme il dînait en joyeuse compagnie, un copain, qui avait *servi*, lui dit tranquillement, au dessert :

– Tu n'as pas l'air de t'en douter, mon bonhomme, mais c'est ce soir que tu vas être porté déserteur !

Malgré son mépris des règlements militaires, Lapouille éprouva un petit tressaillement désagréable... Déserteur.

Il eut une rapide et désenchanteresse vision de *Bat d'Af*, de silos, de cailloux cassés sur une route peu ombragée.

En un mot, Lapouille ne rigolait plus.

Il acheva de dîner, passa la soirée avec ses amis et se retira discrètement vers onze heures.

Vingt minutes après, il était place Vendôme et

abordait le factionnaire du gouvernement de Paris.

– Bonsoir, mon vieux. Sale temps, hein !

Le factionnaire, un garçon sérieux, ne répondit point. Lapouille insista :

– C'est là que demeure le gouverneur de Paris, dis ?

– Oui, c'est là.

– Eh bien, va lui dire que j'ai à lui parler.

– Dis donc, t'es pas fou, toi, de vouloir parler au gouverneur de Paris, à c't'-heure-là ?

– T'occupe pas de ça, mon vieux. Va lui dire que j'ai à lui parler, tout de suite.

– Tu ferais mieux d'aller te coucher. T'es saoul, tu vas te faire f... dedans.

– Tu ne veux pas aller chercher le gouverneur de Paris ? Une fois, deux fois...

– M... !

– Bon, j'y vais moi-même.

Et comme Lapouille se disposait à pénétrer, le

factionnaire dut croiser la baïonnette et appeler à la garde.

– Sergent, reprit Lapouille, allez dire au gouverneur de Paris qu'il y a quelqu'un en bas qui le demande.

On essaya de parlementer avec Lapouille, de le raisonner, de l'envoyer se coucher. Rien n'y fit. Lapouille ne sortait pas de là, il tenait à voir le gouverneur de Paris.

Un officier, attiré par le bruit, perdit patience :

– F...-moi cet homme-là au bloc, on verra demain.

Le lendemain, dès le petit matin, le poste retentissait des clameurs de Lapouille.

– Le gouverneur de Paris ! le gouverneur de Paris ! J'ai quelque chose de très important à communiquer au gouverneur de Paris.

C'était peut-être vrai, après tout. Et puis, qu'est-ce qu'on risquait ?

Donc, le gouverneur de Paris fit venir Lapouille dans son bureau :

– C'est vous qui tenez tant à me voir, mon ami ? De qui s'agit-il ?

– Voici, mon gouverneur : Mon colonel m'a envoyé à Paris pour astiquer le dôme des Invalides. Or, j'ai oublié mon tripoli et je n'ai pas d'argent pour en acheter. Alors, je viens vous demander de me fournir du tripoli, ou alors de me renvoyer dans mon régiment chercher le mien.

Ce petit discours fut débité sur un ton tellement sérieux, que Lapouille, avec tous les égards dus à son rang, était amené au Val-de-Grâce, dans un assez bref délai.

Là, il ne se démentit pas d'une semelle. Il répéta aux médecins son histoire de l'astiquage du dôme des Invalides, sa pénurie de tripoli, et la crainte qu'il éprouvait d'être *attrapé* par son colonel.

Il fut mis en *observation*. Un mois après, il était réformé.

De temps en temps, je le rencontre, ce brave Lapouille, et il ne manque jamais de me dire :

– Crois-tu qu'ils en ont une couche, hein ?

Doux souvenir

Au temps où j'étais étudiant, et que je n'avais pas d'argent pour aller au café, c'est au Louvre ou au Bon-Marché que je passais le plus clair de mes après-midi.

Nul, plus que moi, n'était preste à se faufiler au meilleur de la cohue.

Nul ne savait se faire coudoyer – je dis *coudoyer* rapport aux convenances – par des personnes plus accortes, plus dodues et d'une consistance plus ferme.

Et encore maintenant, malgré la haute situation que j'occupe à Paris, malgré les responsabilités qui m'incombent comme la lune, malgré les incessantes commandes de la province et de l'étranger, je ne dédaigne point d'aller passer, en quelque Calicopolis, une petite demi-heure ou deux.

Et puis, les souvenirs s'en mêlent. Laissez-moi vous raconter une histoire (j'en meurs d'envie). C'était voilà pas mal de temps, ce qui n'est pas fait pour me rajeunir.

J'avais contracté une ardente passion pour une jeune employée du Louvre.

Ce n'est pas qu'elle fût extraordinairement jolie, mais ses yeux noirs, où, des fois, se pailletait de l'or, avec, au fond, l'Énigme accroupie ; ses cheveux crépus encombrant son jeune front ; son petit nez rigouillard et bon bougre ; sa bouche trop grande, mais si somptueusement meublée, lui faisaient un si drôle d'air !

Un observateur superficiel n'aurait pas pu dire si elle était de Bénarès ou de la rue Lepic (dix-huitième arrondissement).

Chaque jour, je me présentais à son rayon ; et, pour avoir l'occasion de causer un peu, j'acquérais quelques objets dans les prix doux.

Lesquels objets, d'ailleurs, je me faisais froidement rembourser, le lendemain, comme

s'ils avaient brusquement cessé de me plaire.

Les choses n'allaient pas trop mal, quand un vieux monsieur, très allumé sur mon aimée de Montmartre, détermina une baisse subite sur mes actions.

Cet homme âgé était riche, aimable, copieux en promesses.

Bref, je résolus de lui faire une de ces petites plaisanteries qui engagent un monsieur à ne plus remettre les pieds dans une maison.

Un beau jour, je glissai dans la poche de son paletot un petit ivoire japonais préalablement dérobé par moi, et je le dénonçai à un inspecteur.

Le pauvre homme fut invité à se rendre dans le local *ad hoc*. Il dut signer des papiers compromettants et verser des sommes énormes.

Je ne le revis jamais au Louvre, mais, hélas ! je ne revis plus jamais non plus la jeune personne pour qui battait mon cœur.

Le lendemain même de son histoire le monsieur l'avait fait mander par un tiers chargé d'or.

Cette aventure me servit de leçon, et depuis ce moment, je n'ai plus jamais fourré le moindre ivoire japonais dans la poche des vieux gentlemen.

L’enfant de la balle

Je commence par déclarer à la face du monde que l’histoire ci-dessous n’est pas sortie toute tressaillante de ma torride imagination.

Je n’en garantis aucunement l’authenticité, et même, à vous dire vrai, elle me paraît plutôt dure à avaler. Mais je cite mes sources : le fait en question fut publié dans un numéro de la *Gazette des hôpitaux*, laquelle affirme le tenir de *The Lancet*, de Londres, laquelle *Lancet* l’aurait emprunté à *The American Medical Weekly*.

Maintenant que ma responsabilité est dégagée (rien ne m’attriste comme de ne pas être pris au sérieux), narrons l’aventure :

C’était pendant la guerre de sécession, en Amérique.

Le 12 mai 1863, deux corps ennemis se trouvaient en présence et se livraient une bataille

acharnée dans les environs d'une riche villa habitée par une dame et ses deux demoiselles.

Au plus fort de l'action, un jeune combattant, posté à 150 mètres de l'habitation, eut la jambe gauche fracturée par une balle de carabine Minié, qui, détail important, lui emporta du même coup un fragment d'organe difficile à désigner plus clairement, un organe qui compte sérieusement dans la vie d'un homme.

Au même instant, un cri perçant retentissait dans la riche villa habitée par la dame et ses demoiselles. Une de ces dernières, venait de recevoir un coup de feu dans l'abdomen.

L'orifice d'entrée du projectile se trouvait à une distance à peu près égale de l'ombilic et de l'épine iliaque antérieure. Pas d'orifice de sortie et la plaie est pénétrante.

Après diverses péripéties trop longues pour être contées ici, les deux blessés guérissent : la jeune fille, chez elle, dans sa chambre ; le militaire à l'ambulance, à quelques lieues de la riche villa.

Notez bien que ce gentleman et que cette miss ne se connaissaient *ni des lèvres ni des dents*, comme dit ma brave femme de concierge.

La jeune miss a eu une péritonite qui lui a laissé un ballonnement du ventre qui l'inquiète assez.

Deux cent soixante-dix-huit jours juste à partir de la date de la blessure, de vives douleurs se font sentir, et l'intéressante blessée met au monde un beau garçon du poids de huit livres.

La famille fait une tête assez compréhensible.

Quant à la miss, elle trouve à cette aventure ce que, nous autres Français, nous appelons un *cheveu*.

Trois semaines après l'accouchement, le nouveau-né est opéré d'une tumeur au scrotum qui existait depuis la naissance.

Le docteur Capers, qui me fait pourtant l'effet d'un drille assez difficile à épater, fut alors stupéfait de constater que la tumeur du gosse était produite par une balle Minié, écrasée, déformée, comme si, dans son trajet, elle avait heurté

quelque corps dur.

Tout à coup, la lumière se fait dans son esprit ! Laissons-le causer, quitte à lui retirer la parole quand il deviendra trop précisément technique :

– Qu'est-ce à dire ? La balle que j'avais retirée du scrotum de l'enfant était identiquement la même que celle qui, le 12 mai, avait fracassé le tibia de mon jeune ami, lui enlevant... etc., etc.

Parfaitement !

Quoi qu'il en soit, l'intrépide soldat yankee, mis au courant de la situation, épousa la jeune fille, et lui occasionna, depuis, trois enfants dont aucun, dit le docteur Capers, ne lui ressemble autant que le premier.

En Amérique, quand il n'y en a plus, il y en a encore !

Il serait excessif de tirer comme moralité de ce récit que les vieux procédés de reproduction doivent céder le pas au système américain.

Le cas que je cite a réussi, mais il aurait pu rater, et dame ! rater pour rater, n'est-ce pas ?...

Le réveil du 22

Lundi matin, j'ai bien ri, mais là, bien ri ! Et quand j'y repense, j'en ris encore.

J'avais passé la journée de dimanche à Versailles avec quelques débauchés de mes amis.

La journée fut calme, mais la soirée ne se passa point sans les plus fangeuses orgies. Intempérance et luxure mêlées !

Tant et si bien que je manquai froidement le dernier train de Paris.

Une grande incertitude me prit : devais-je retourner dans les mauvaises maisons d'où je sortais, ou si j'allais me coucher bourgeoisement en quelque bon petit hôtel bien tranquille ?

Mon ange gardien me souffla sur le front, dissipant les vilaines inspirations du démon, et me voilà dans le chemin de la vertu.

Le garçon de l'hôtel, réveillé sans doute d'un

rêve d'or, me fit un accueil où ne reluisait pas l'enthousiasme.

Il m'annonça néanmoins, que j'occuperais le *vingt et un*.

J'ai oublié de vous dire que je tenais énormément à me trouver à Paris, le lendemain, de très bonne heure. Mais cet oubli n'a aucune importance, et il est temps encore de vous aviser de ce détail.

Dans le bureau de l'hôtel était accrochée une ardoise sur laquelle les voyageurs inscrivent l'heure à laquelle ils désirent être réveillés.

J'eus toujours l'horreur des réveils en sursaut. Aussi ai-je, depuis longtemps, contracté la coutume d'inscrire, non pas le numéro de ma chambre, mais celui des deux collatérales.

Exemple : j'habite le 21 ; j'inscris, pour être réveillé à telle heure, le 20 et le 22.

De la sorte, le réveil est moins brusque.

(Truc spécialement recommandé à MM. les voyageurs un peu nerveux.)

La nuit que je passai dans cette auberge fut

calme et peuplée de songes bleus.

Au petit jour, des grognements épouvantables m'extirpèrent de mon sommeil.

Une grosse voix, tenant de l'organe de l'ours et du chant du putois, ronchonnait :

– Ah çà ! est-ce que vous n'allez pas me f... la paix ? Qu'est-ce que ça peut me f... à moi, qu'il soit six heures et demie ? Espèce de brute !

C'était le 20 qui tenait rigueur au garçon de le réveiller contre son gré.

Moi, je riais tellement que j'avais peine à me tenir les côtes.

Quant au 22, la chose fut encore plus épique.

Le garçon frappa à la porte : pan, pan, pan.

– Hein ? fit le 22, qui est là ?

– Il est six heures et demie, monsieur.

– Ah !

Le garçon s'éloigna. Je collai mon oreille sur la cloison qui me séparait du 22, et j'entendis ce dernier murmurant d'une voix délabrée : « Six heures et demie ! six heures et demie ! Qu'est-ce

que j'ai donc à faire, ce matin ? »

Puis, l'infortuné se leva, fit sa toilette, s'habilla, toujours en mâchonnant à part lui : « Six heures et demie ! six heures et demie ! Que diable ai-je donc à faire, ce matin ? »

Il sortit de l'hôtel en même temps que moi.

C'était un homme d'aspect tranquille, mais dont l'évidente mansuétude se teintait, pour l'instant, d'un rien d'effarement.

Je gagnai ma gare hâtivement, mais non sans me retourner, parfois, vers mon pauvre 22.

Maintenant, il fixait le firmament d'un regard découragé, et je devinai, au mouvement de ses lèvres, qu'il disait : « Que diable pouvais-je bien avoir à faire, ce matin ? Six heures et demie ! »

Pauvre 22 !

Poème morne

Sans être surannée, celle que j'aimerais aura un certain âge.

Elle serait revenue de tout et ne croirait à rien.

Point jolie, mais persuadée qu'elle ensorcelle tous les hommes, sans en excepter un seul.

On ne l'aurait jamais vue rire.

Sa bouche pâlie arborerait infréquemment le sourire navrant de ses désabus.

*

Ancienne maîtresse d'un peintre anglais, ivrogne et cruel, qui aurait bleui son corps, tout son corps, à coups de poing, elle aurait conçu la vive haine de tous les hommes.

Elle me tromperait avec un jeune poète inédit,

dont la chevelure nombreuse, longue et pas très bien tenue ferait retourner les passants et les passantes.

*

Je le saurais, mais, lâche, je ne voudrais rien savoir.

Rien !

Seulement, je prendrais mes précautions.

Le jeune poète me dédierait ses productions, ironiquement.

*

Cette chose-là durerait des mois et des mois.

Puis, voilà qu'un beau jour Éloa s'adonnerait à la morphine.

Car c'est Éloa qu'elle s'appellerait.

*

La morphine accomplirait son œuvre néfaste.

Les joues d'Éloa deviendraient blanches, bouffies, si bouffies qu'on ne lui verrait plus les yeux, et piquetées de petites tannes.

Elle ne mangerait plus.

Des heures entières, elle demeurerait sur son canapé, comme une grande bête lasse.

Et des relents fétides se mêleraient aux buées de son haleine.

*

Un jour que le pharmacien d'Éloa serait saoul, il se tromperait, et, au lieu de morphine, livrerait je ne sais quel redoutable alcaloïde.

Éloa tomberait malade, comme un cheval.

Ses extrémités deviendraient froides comme celles d'un serpent, et toutes les angoisses de la

constriction, se donneraient rendez-vous dans sa gorge.

*

L'agonie commencerait.

Ma main dans la main d'Éloa, Éloa me ferait jurer, qu'elle morte, je me tuerais.

Nos deux corps, enfermés dans la même bière, se décomposeraient en de communes purulences.

Le jus confondu de nos chairs putréfiées passerait dans la même sève, produirait le même bois des mêmes arbustes, s'étalerait, viride, en les mêmes feuilles, s'épanouirait, radieux, vers les mêmes fleurs.

*

Et, dans le cimetière, au printemps, quand une jeune femme dirait : *Quelle bonne odeur !* cette odeur-là, ce serait, confondues, nos deux âmes

sublimées.

*

Voilà les dernières volontés d'Éloa.

Je lui promettrais tout ce qu'elle voudrait, et même d'autres choses.

*

Éloa mourrait.

*

Je ferais à Eloa des obsèques convenables, et, le lendemain, je prendrais une autre maîtresse plus drôle.

L’excès en tout est un défaut

Hier, dans le courant de l’après-midi, je suis allé voir les Dahoméens au Champ-de-Mars.

M’accompagnait un ancien capitaine au long cours que je n’avais pas vu depuis pas mal de temps et que je rencontrai, le matin, à l’enterrement d’une de mes cousines.

Les Dahoméens et les Dahoméennes me laissèrent ravi.

Dans le tas, quelques-uns, certainement, n’auraient pas dégoté le truc pour faire détonner le picrate d’ammoniaque, mais cependant, il s’en trouve dans les yeux desquels s’allument des lueurs intelligentes, sournoises, et animées du plus mauvais esprit.

– Avez-vous navigué dans ces parages, capitaine ? demandai-je à mon compaing.

– Étant novice, oui, un peu, mais rarement

débarqué. Ce que je connais le mieux, ce sont les Canaques. En voilà des rosses, les Canaques ! Et des roublards !

– Ah !

– On n'a pas idée de ces chameaux-là ! Et ce qu'ils se f... de nous autres, Européens, au fond !

– Ah !

– Je me rappelle un jour... Ah ! ce qu'ils m'ont fait rire !

– Contez-moi ça, capitaine.

– Mon bateau était au radoub. Une grande semaine à rien faire. Je me promenais dans l'île, tout seul, avec un toupet infernal ; quand on sait s'y prendre, ils ne sont pas trop dangereux, ces bougres-là. Il faisait un temps épouvantable, une vraie tempête !

Un jour, j'aperçus, installés sur une grosse roche, une douzaine de Canaques qui semblaient énormément s'amuser. Voici en quoi consistait le divertissement de mes gentlemen : un pauvre bougre d'Européen était à l'eau, nageant désespérément vers la côte, et les Canaques

employaient, à son égard, le procédé de sauvetage un peu spécial qui consiste à projeter violemment des galets à la tête du naufragé.

Le pauvre bougre semblait à bout de force. J'intervins brutalement : à l'aide de coups de poing sur la figure et de coups de pied au derrière, judicieusement distribués, je fis entrer dans le cœur de ces brutes quelques sentiments de charité chrétienne. Se tenant par la main, ils formèrent la chaîne et tirèrent le malheureux de la limonade.

C'était un pauvre diable de matelot anglais qu'un coup de mer avait balayé du pont de sa goélette et qui, à force d'énergie, venait de réussir à gagner la côte à la nage.

Je recommandai aux Canaques de soigner cet homme, de le sécher, de le réchauffer, etc., et je continuai ma route.

Quelques heures plus tard, en repassant par cet endroit, mon odorat fut délicieusement affecté par un exquis fumet de rôti.

– Tiens, pensai-je, il y a, par là, des drilles qui

se préparent un bon petit frichti.

Je fis quelques pas et j'aperçus, dans les rochers, mes Canaques autour d'un grand feu sur lequel grillait... devinez quoi ! mon pauvre Angliche de tout à l'heure.

Comme vous pensez bien, je me mis à égrener tous les jurons de mon répertoire ! Alors, un des Canaques se détacha du groupe, et me dit, sur un ton que je n'oublierai jamais : « Dame c'est toi qui nous as dit de le faire sécher !... »

Une vraie perle

Vers le commencement de ce mois environ, le jeune vicomte Guy de Neucoulant vit sa pauvre âme envahie par le vague.

Sa maitresse l'avait planté là.

Pourquoi sa maîtresse l'avait-elle planté là ?

Désirez-vous le savoir ? Vous vous en fichez ! Eh bien ! et moi, donc !

Je vais tout de même, bien que la chose ne comporte pas un intérêt excessif, vous la narrer.

Ce n'est pas que ce soit sale, mais ça tiendra de la place.

*

Hortense – ai-je besoin de dire qu'elle s'appelle Hortense – est une délicieuse personne,

belle comme le jour, mais niaise comme la lune.

L'aisance avec laquelle cette jeune femme digère les plus démesurées bourdes, tient réellement du prodige.

Ah ! ce n'est pas elle qui inventa la mélinite (regrettons-le pour M. Turpin, en passant). Seulement, quand elle s'aperçoit qu'on s'est fichu d'elle, Hortense en conçoit un vif ressentiment, et cette dinde se transforme en hyène, dès lors.

C'est cette susceptibilité qui amena la rupture annoncée plus haut.

Un jour qu'elle se trouvait avec Guy dans je ne sais plus quel bar américain (celui de la rue Volney, peut-être), un journal abandonné sur une table frappa ses regards. Ce journal s'appelait *The Shipping Gazette*. Elle demanda à Guy la signification de ce titre.

– Comment, fit Guy d'un air étonné, tu ne comprends pas ?

– Ma foi, non.

– C'est le journal des pick-pockets. En anglais,

pick-pocket se dit *shipping*. C'est même de là que vient le mot français *chiper*.

– Allons donc !

– Puisque je te le dis.

– Eh bien, ils en ont du toupet, les pick-pockets, d'avoir un journal à eux ! Et la police, qu'est-ce qu'elle dit de ça ?

– La police le sait, mais elle n'y peut rien.

Le soir, comme Hortense dînait dans une maison amie, elle n'eut rien de plus pressé que de raconter son histoire du moniteur des filous.

Les gens n'avaient pas assez de mains pour se tenir les côtes.

Hortense comprit, et le lendemain matin elle cinglait sur Menton, accompagnée d'un riche sucrier américain, M. Gabriell Bonnett, directeur de la *Oxnard Beet Sugar Company, Grand Island, Nebraska* (U. S. A.), lequel la poursuivait depuis longtemps de ses assiduités.

Le pauvre vicomte Guy de Neucoulant fut malheureux comme les pierres, mais avouez qu'il ne l'avait pas volé.

Pour comble d'ironie, Hortense lui laissait ce simple mot, pas trop bête pour elle :

« Mon cher ami,

« Si vous voulez savoir pourquoi je vous ai lâché, lisez le prochain numéro du *The Plaking Gazette*. »

Mais assez s'occuper de cette Hortense qui n'est qu'une grue, en somme, et passons à d'autres exercices.

*

Guy était depuis longtemps sollicité par sa tante, la marquise de Pertuissec, d'aller chasser sur ce domaine qui devait lui revenir plus tard.

Sans plus tarder, il prit le train de 10 h. 57 (je précise) et arriva le soir chez sa digne parente.

Réception cordiale, bonjour mon neveu, bonsoir ma tante, tu as l'air un peu fatigué,

comme vous avez bonne mine, quoi de nouveau à Paris, etc.

La marquise, qui dans son temps ne crachait pas sur l'amour, était devenue, avec l'âge, d'une extrême sévérité.

Volontiers, elle oubliait les années disparues en lesquelles ce pauvre gringalet de marquis ressemblait à ces petits bœufs sénégalais, gros comme deux liards de beurre et dont les cornes ont l'air de poignarder les cieux.

Le château de Pertuissec s'était transformé en une véritable caserne de vertu.

C'est à qui y serait le plus vertueux, depuis les garçons d'écurie jusqu'à l'austère maître d'hôtel.

La domesticité femelle surtout était remarquable sous ce rapport, et c'était bien fâcheux, pensa Guy, car, mâtin ! les belles filles !

Au déjeuner, Guy ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

– Tous mes compliments, ma tante, vous avez une petite femme de chambre qui n'est vraiment pas dans une potiche.

– Pourquoi donc serait-elle dans une potiche ? demanda la marquise, non sans une nuance d'effarement.

Quand elle eut compris, la marquise s'étendit en louanges sur les beautés morales de la camériste, et ajouta :

– Une perle, mon ami, une vraie perle !

*

Dans le grand parc solitaire et glacé,

Deux formes ont tout à l'heure passé.

.....

J'arrête la citation des beaux vers de Paul Verlaine, car la suite ne serait pas conforme à l'esprit de ce récit.

Ces formes, en effet, n'ont pas les yeux morts ; leurs lèvres ne sont pas molles, et si l'on entend à peine leurs paroles, c'est uniquement parce qu'ils remplacent la conversation par une

pantomime vive et animée.

De ces deux formes, l'une – vous l'avez deviné, à moins d'être rudement bête – s'appelle Guy de Neucoulant.

Quant à l'autre, elle est constituée par la jolie petite femme de chambre, une perle, une vraie perle !

C'est vers la serre que le couple se dirige.

La pâle Phœbé, indignée de ce spectacle, se bouche les yeux avec de gros nuages gris.

Faisons comme elle.

*

Guy n'avait pas tout à fait terminé de démontrer à sa partenaire qu'il ne la jugeait décidément pas dans une potiche, quand la porte de la serre s'ouvrit.

Un spectre figuré par la marquise de Pertuissec s'avançait :

Nul doute permis.

Le vicomte était rouge comme un coq (un coq rouge naturellement).

La camériste jouissait à peu près de la même nuance, – en plus clair, pourtant. En outre, elle était décoiffée jusqu'aux moelles.

D'une prunelle sévère la marquise contemplait cette scène de carnage.

Tout penaud, Guy s'essuyait les genoux – geste assez coutumier en telles occurrences – et balbutiait de vagues mots d'excuse, bêtes :

– Mais enfin, ma tante, je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles.

La marquise répondit froidement :

– On ne le dirait pas, mon garçon.

Un nouvel éclairage

– Tiens, ce vieux Lafoucade ! Comment vas-tu ?

– Le mieux du monde.

– Et que fais-tu à Paris ?

– Je suis venu dans le but de me procurer des capitaux pour lancer une grosse affaire.

– Ah bah ! Et de quelle nature ton affaire ?

– Une idée qui m'est venue, il y a quelques années au Tonkin. Un soir, des espions viennent nous apprendre qu'une bande de pirates s'est réfugiée dans un village distant de quelques kilomètres. À la hâte, on forme une colonne dont le lieutenant Cornuel prend le commandement et nous voilà partis. Une nuit noire, mon cher ami, mais d'un noir ! On se serait cru dans une mine de houille à Taupin. Pas de lune, pas d'étoiles au ciel, et pas de becs de gaz dans les rizières !

– Allons donc !

– Tout à coup, nous nous sentons éclairés, aux flancs de la colonne, par une lumière douce, étrange, fantastique. On croyait marcher dans de l'or gazeux. Nous regardons autour de nous et nous apercevons... devine quoi ?

– Ne me fais pas languir !

– Des tigres, mon vieux ! Une bande de tigres. Les yeux de ces fauves brillaient, telles des braises, et tous les regards de ces fauves réunis constituaient une lumière superbe.

– Épatant !

– Depuis cette époque, l'idée me tourmentait de mettre en pratique un éclairage splendide. J'ai beaucoup travaillé la question et je vais lancer la *Société d'éclairage par les yeux de Tigres*. D'abord ce sera plus pittoresque que le gaz ou l'électricité. Sur d'élégantes colonnes de fonte, on installera des cages contenant des tigres adultes. Des cages solides, bien entendu, car une fuite de tigres offrirait des inconvénients beaucoup plus dangereux qu'une fuite de gaz.

– Oh ! on s'en apercevrait tout de suite.

– Probablement. Quand on sentirait quelques crocs pointus pénétrer indiscrètement dans sa cuisse, on dirait : Tiens, il doit y avoir une *fuite de tigre* dans le quartier !

– Les gaziers seraient remplacés par des dompteurs : ce serait bien plus drôle.

– Ce serait charmant, je te dis !

– Est-ce que tu ne crois pas que pour le prix de revient ?...

– Pas tant que tu crois, car la *Société générale d'éclairage par les yeux de Tigres* ferait comme la *Compagnie du Gaz* qui réalise d'énormes bénéfices avec ses résidus. Sais-tu, par exemple, comme le fumier de tigre est excellent pour les rhododendrons et les pétunias ?

– Bonne idée, cela !

– Le temps me manque pour te développer mon affaire. Je t'enverrai le prospectus. Au revoir, mon vieux.

– À un de ces jours, Lafoucade.

.....

J’ai eu l’occasion, il y a quelques jours, de faire la connaissance du susnommé Cornuel (un excellent garçon).

– Dites-moi, fis-je un peu défiant, avez-vous rencontré beaucoup de tigres au Tonkin ?

– Pas un seul ? Le seul tigre que j’ai vu en Indochine, c’est un vieux tigre dans une ménagerie de Saïgon, un pauvre vieux tigre aveugle qui ressemblait bien plus à une descente de lit qu’à un dangereux carnassier.

Cruelle énigme

La vie parisienne pullule de mystères, gros ou petits, souvent inextricables, dont les héros emportent le secret avec eux dans la tombe.

Beaucoup de Parisiens, et des meilleurs, sont arrivés à de précoces calvities par l'arracher constant de leurs cheveux, en cherchant le mot de l'énigme. Cruelle énigme !

Je connais, moi qui vous parle, des tas d'histoires ténébreuses qui ne peuvent s'expliquer que par la magie noire, l'astralisme, ou les influences démoniaques.

Une, entre autres :

Je ne vous présenterai pas M. Flanchard, un insignifiant cocu, dénué d'intérêt.

Autre paire de manches, M^{me} Flanchard. Tout bêtement exquise.

Très tempéramenteuse, M^{me} Flanchard avait

depuis longtemps contracté l'habitude d'alléger les lourdes chaînes de l'hymen avec les bouées roses de l'adultère. (Je suppose bien entendu que la vie est un océan.)

Elle avait, au moment où commence cette histoire, pour bon ami, un joli petit homme pas plus gros que ça, mais vaillant, en dépit de sa courte taille, et gentil comme tout. Les bons onguents ne se rencontrent-ils pas toujours dans les petits pots ? Un petit verre de bon bourgogne ne vaut-il pas mieux, dites-moi, que les plus spacieux hanaps remplis d'abondance ?

Madame Flanchard adorait son petit amant et ne le lui envoyait pas dire.

Et il lui semblait – les femmes sont si drôles ! – que le péché fût moins capital avec un complice si menu, et puis, c'est moins voyant qu'un tambour-major de la garde républicaine, surtout en grande tenue.

Sur le dernier point, madame Flanchard faisait preuve de grand sens.

Sur le premier, elle se trompait grossièrement.

La dimension des amants ne fait rien à la faute. Que les épouses le sachent bien !

Une femme mariée qui couche avec Édouard Philippe est aussi coupable que telle autre qui consent à avoir des relations adultérines avec Pascalis.

Fermons cette parenthèse, à cause du courant d'air, et revenons à nos moutons.

Madame Flanchard habitait le faubourg Saint-Germain, et l'amant exigu la rue des Martyrs (presque en face de chez moi).

Il arrivait souvent à la dame d'aller quérir son amoureux. Les deux fautifs montaient en voiture et s'en allaient où il leur plaisait d'aller (cela n'est pas notre affaire).

Or, un jour de la semaine dernière – vous voyez que je ne vous raconte pas du moyen âge – madame Flanchard et son ami prirent une voiture de l'Urbaine – je précise – et ordonnèrent au cocher de descendre rue des Martyrs et le faubourg Montmartre. Après on verrait.

La conversation s'engagea bientôt, tendre,

ardente, pressante.

– Non, Alfred, disait mollement la dame, pas ici, il y a trop de monde dans la rue.

– Qu'est-ce que ça fait ? insistait Alfred. Nous nous fichons du monde !

– Tout à l'heure.

– Non, tout de suite.

Ce dernier mot fut dit sur un tel ton d'autorité que madame Flanchard crut ne pas devoir résister davantage à la proposition – laquelle ? je l'ignore – du petit homme.

C'est ici même que commence le mystère.

Aux angles des rues de Maubeuge, de Châteaudun et Faubourg-Monmartre, s'étale un des plus meurtriers carrefours de Paris.

Les piétons, les sapins, les omnibus, les enterrements semblent s'y donner rendez-vous. Ce sont, à chaque instant des encombrements sans nom, et il n'est pas rare d'assister là à quelque joyeuse écrabouillade de gens à pied.

(Avant-hier, mon coupé a passé sur le dos

d'une dame âgée, et cela m'a produit un bien déplaisant soubresaut.)

Le fiacre qui trimballait les amours de madame Flanchard dut faire comme les autres et prendre la file, au pas.

Justement, sur le trottoir en face, se trouvait M. Flanchard.

Tâchez d'expliquer ce phénomène, ô grossiers matérialistes : Tout à coup, M. Flanchard ressentit à la poitrine le choc affreux du pressentiment.

Avec l'assurance inconsciente des somnambules, il se dirigea tout droit, sans une seconde d'hésitation, vers le sapin coupable.

Il ne s'était pas trompé : sa femme y était, mais ELLE Y ÉTAIT SEULE.

Personne, vous entendez bien, n'était descendu de la voiture, et pourtant *elle y était seule* !

Tout à la joie de son erreur, Flanchard se retira, radieux d'avoir une tant fidèle épouse.

C'est là où se corse cette action ténébreuse.

Quelques minutes plus tard, ILS ÉTAIENT DEUX dans le fiacre.

Personne, vous entendez bien n'était monté dans le fiacre, et pourtant, *ils étaient deux* !

Ils étaient même deux qui s'amusaient joliment.

Toute rose, madame Flanchard racontait son trac de la rencontre.

Et, sur le ton de la remontrance doucement triomphante, le petit homme disait :

– Tu vois, hein ?... Toi qui ne voulais pas !

.....

La vie parisienne pullule de mystères gros ou petits, souvent inextricables, et dont les héros emportent le secret avec eux dans la tombe.

La fausse blasphématrice

La pluie m'avait surpris au bas de la rue de Rennes, en face de la burlesque statue du regretté Diderot.

Une averse triste, grise, obstinée.

Si je vous disais que j'avais oublié mon parapluie, je mentirais : je n'ai pas de parapluie. (Ça va bien quand il fait beau, mais quand il tombe de la pluie, je suis trempé jusqu'aux os, comme dit la chanson.)

Alors quoi ? me réfugier sous une porte cochère ? Tel n'est point mon apanage.

Entrer dans un café et y attendre la fin de l'averse ? Je n'ai jamais mis les pieds dans un café et je ne commencerai pas à mon âge. L'église Saint-Germain-des-Prés me tendait son porche. Je m'y ruai littéralement.

Du haut du ciel, sa demeure dernière, feu

Germain des Prés devait être enchanté, car son saint lieu était plein, comme aux meilleurs temps de la foi chrétienne.

Des femmes surtout, et des jeunes filles, et des enfants. Et aussi des messieurs.

Certaines dames, d'esprit probablement très pratique, ne tenaient point à perdre leur temps. On les voyait utiliser leur séjour forcé dans l'église en signes de croix et prières, comme elles auraient pu faire du crochet, si la situation y eût prêté.

Et la pluie tombait toujours.

Un jour gris passait par les vitraux violets et mettait dans l'air je ne sais quelle vague angoisse planante.

Dehors, les tramways passaient, et leurs cornes jetaient de rauques clameurs, comme de mort.

Les petits lustres allumés sempiternellement devant le tabernacle clignotaient, ainsi que des yeux tristes et fatigués.

Je m'étais assis près de l'autel de la Vierge.

Et je vis une chose inouïe.

Par la porte latérale du boulevard Saint-Germain, entra une petite vieille, sordide, ratatinée à faire peur, une pauvresse mauvaise à qui je donne des sous, par trac.

Ses guenilles étaient absolument saturées d'eau.

Toute grelottante, elle s'avança dans l'allée de la Vierge.

À une quinzaine de mètres de l'autel, elle s'arrêta net au beau milieu du passage et s'y tint debout.

Sur le fond, or sur bleu, luisait, autour de la Reine des Anges, l'inscription :*Consolatrix afflictorum.*

La mendiante esquissa un humble signe de croix et demeura ainsi, les mains passées dans son vieux caraco, toute recroquevillée.

Un peu étonné de découvrir des sentiments religieux chez cette mauvaise petite vieille, je ne me lassais pas de la contempler.

D'abord, elle avait eu l'air d'implorer.

Et puis, petit à petit, voilà que son attitude changeait.

Elle avait redressé, autant qu'elle pouvait, sa maigre taille. Ses bras étaient croisés haut sur sa poitrine, et elle semblait, la misérable, défier la Mère de Notre-Seigneur.

Je dois à la vérité de déclarer que l'épouse de saint Joseph paraissait assez peu se préoccuper de cette impertinence.

La pluie cessa ; l'église se vida.

Il ne restait plus, près de la Vierge, que deux ou trois dévotes, la pauvresse et moi.

Et j'eus l'explication.

Pauvre vieille ! Elle s'était installée sur la bouche d'un calorifère.

Elle ne blasphémait pas : elle séchait.

Le patron bon au fond

Lucie, ma jolie petite british bonne amie, ma tant blonde, comme disent les poètes, m'a conté une histoire qui fit ma joie.

C'est arrivé, paraît-il, en Écosse. Mais n'ajoutez aucune importance à ce détail, car la chose aurait pu aussi bien se passer dans le Hanovre, le Rouergue, le Palatinat ou la vallée d'Auge.

Ce récit gagnera à être lu, par places, avec un léger accent anglais :

Le jeune Alexander Mac-Astrol était un charmant garçon, doué d'une figure avenante et d'une bonne humeur incoercible.

De plus, musicien consommé, rompu aux mille séductions de son âge et de son sexe, il excellait à tous les sports, à tous les divertissements, ce qui le faisait rechercher des

meilleures familles d'Edinboro (coutumière façon nationale de dire et d'écrire *Édimbourg*).

Malheureusement, toutes ces belles qualités étaient gâtées par l'abominable défaut de paresse : Alexander Mac-Astrol était paresseux comme tous les loirs de la création, y compris le peintre Luigi Loir lui-même.

En outre, il était peu sérieux en affaires : quand on l'envoyait en course, il demeurait de très longs temps à fumer des cigarettes dans Princes Street, ainsi que font les Français sur les grands boulevards.

Et l'occasion se présenta bien souvent, qu'entrant à l'improviste dans le bureau d'Alexander, le directeur le trouva exécutant la danse des claymores – les claymores étant remplacées par des parapluies.

Quel bon patron c'était que le directeur de la *Central Pneumatic Bank (limited) !*

Jamais, de sa part, un mot plus haut que l'autre ! Jamais un mouvement d'impatience !

Quand un employé avait manqué à ses

devoirs, M. Mac-Rynolinn – c'est ainsi qu'il s'appelait – le mandait en son bureau, le blaguait un peu, perpétrait parfois un calembour sur son nom et le renvoyait à son affaire.

.....

À quelques jours de là – la date ne fait rien à la chose – le jeune Alexander Mac-Astrol s'affubla d'une physionomie éplorée pour annoncer à M. Mac-Rynolinn qu'une de ses tantes – à lui, Mac-Astrol – venait de mourir, et qu'il serait bien heureux d'avoir libre sa journée du lendemain, afin d'assister aux obsèques de la bonne vieille lady.

– Mais, comment donc ! acquiesça l'excellent M. Mac-Rynolinn, c'est trop juste !... Amusez-vous bien, mon ami.

Le lendemain de ce jour, le directeur de la *Central Pneumatic Bank (limited)* se promenait avec quelques Français de ses amis...

Parmi ces Français, se trouvait un nommé Taupin, que M. Mac-Rynolinn s'amusait énormément à appeler sir Blackburn, on n'a

jamais su pourquoi.

... avec quelques Français de ses amis, dis-je, quand il aperçut, pêchant dans la Coldfly – petite rivière qui se jette dans le Forth – un jeune homme qui ressemblait furieusement à Alexander Mac-Astrol.

Si furieusement, d'ailleurs, que c'était Alexander Mac-Astrol lui-même.

Le bon patron ne voulut pas déranger son commis d'une opération qui semblait le passionner tant.

Mais, le lendemain matin, le jeune Alexander fut avisé par un groom que le directeur le mandait en son bureau :

– Ah ! vous voilà, mon ami, fit M. Mac-Rynolinn. Asseyez-vous... ou plutôt, ne vous asseyez pas, car je n'ai qu'un mot à vous dire.

Alexander ne s'assit pas et le patron continua, en tripotant ses favoris :

– La prochaine fois que vous aurez la douleur de perdre madame votre tante, soyez donc assez gentil pour me rapporter une friture.

Un miracle de l'amour

Au dessert, quelqu'un parla des miracles qu'accomplit l'amour. La flamme des souvenances passa dans mes yeux, et voici ce que je contai à tous ces gens :

– J'étais arrivé le matin même à Liverpool, et je devais m'embarquer, le lendemain même, à destination de Québec, par un steam-boat de la *Green Moon Line*.

Qu'allais-je faire à Québec ? Je me demande un peu en quoi ce détail peut vous intéresser ? Pourtant, comme je n'ai rien à cacher de ma vie passée, je vous dirai que j'allais représenter, au Canada, une des meilleures maisons de topinambours de Pont-Audemer.

Toute la journée, je flânai dans Liverpool. Charmant, de flâner dans Liverpool !

Sur le coup de cinq heures, je me trouvais sur

un quai, près d'un ponton où vient accoster un petit vapeur qui transporte le monde en face, sur la rive gauche de la Mersey.

Une jeune fille arriva, qui était plus belle que le jour, beaucoup plus belle que le jour ! Et, en somme, elle n'avait pas de mal, car, pour ma part (je ne sais pas si vous êtes comme moi ?), je n'ai jamais rien trouvé d'épatant au jour.

Et si délicate elle était !

Elle semblait composée de la pulpe de je ne sais quel rêve rose.

Impossible de supposer, un seul instant, que la moindre de ses molécules appartînt au domaine d'ici-bas.

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme je l'aimai tout de suite !

Et ses yeux ! et ses cheveux !

Ses cheveux surtout ! Des cheveux de chimère blonde avec, au soleil, des reflets d'or clair.

Oh ! ses cheveux !

Un élan fou de tendresse haletante me faisait

effondrer dans des abîmes, des abîmes. Et j'aurais voulu me rouler dans ses cheveux et y mourir, très doucement.

Les personnes qui me connaissent un peu n'auront pas grand-peine à s'imaginer que, le lendemain, je manquai le départ de mon steamer.

Elle s'appelait Betzy Campbell, et nous devînmes bientôt les meilleurs amis de la terre.

Je connus son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, et, en général, tout ce qui constitue une famille, dans le nord-ouest de l'Angleterre.

Puis, le *time* ne cessant d'être *money*, et les nommés *business* s'obstinant à demeurer *business*, je dus m'embarquer pour ce malencontreux Canada.

Dire les larmes de Betzy Campbell serait une tâche au-dessus de mes forces.

Jamais, même au pis de mes orgies (durant ces sept mois passés à Québec, je n'ai pas dessaoulé), je n'oubliai les cheveux de ma tant jolie.

Et puis, devant le parti pris idiot des Canadiens contre le topinambour, je me décidai à

revenir en Europe.

Une dépêche m'avait précédé ; sur le quai m'attendait *all the family Campbell*.

Ô Betzy ! Affreuse Betzy !

À son aspect mon visage devint pâle comme celui d'un serpent.

S'était-elle pas avisée, ce petit chameau-là, de faire couper ses cheveux, ses cheveux, entendez-vous, ses cheveux !

Maintenant, elle semblait un joli, mais effronté petit garçon.

– Betzy, lui dis-je après dîner, vous n'êtes plus la Betzy de mes rêves, avec vos cheveux courts (*with your short hair*).

De grosses larmes s'échappèrent de ses grands yeux d'azur, et je rentrai me coucher au *North-Western Hôtel* (en face de la statue équestre de Her Majesty Victoria).

Le lendemain, comme j'allais prendre congé de ces braves Campbell, un cri de stupeur rauque s'échappa de ma gorge.

Betzy, Betzy avec ses cheveux innombrables, dorés et plus longs encore qu'antan !

À force d'amour, pendant la nuit, Betzy avait réussi à faire repousser ses cheveux.

Chère, chère, chère petite Betzy.

Une petite femme bien moderne

Il y avait une fois une petite femme rudement gentille et qui avait oublié d'être bête, je vous en fiche mon billet.

Son mari, lui, était laid comme un pou, et bête comme un cochon.

Les sentiments que la petite femme nourrissait à l'égard de son mari n'auraient pas suffi (pour ce qui est de la température) à faire fondre seulement deux liards de beurre, cependant que lui se serait, pour sa petite femme, précipité dans les flammes ou dans l'eau, sur un signe d'elle.

Des faits de telle nature sont, d'ailleurs, fréquemment constatables en maint ménage contemporain.

Cette gentille petite dame et ce vilain homme croupissaient dans une indigence fâcheuse. L'or ne foisonnait pas dans leur coffre-fort ; et même,

ils n'avaient pas de coffre-fort.

L'homme lui, s'en serait fichu pas mal, d'être pauvre – avec quatre sous de charcuterie et un veston d'alpage, il se trouvait heureux – mais, pour sa jolie petite épouse, il souffrait de cette pauvreté et des voisins l'entendirent souvent répéter :

– Mon Dieu, c'est-y embêtant d'être aussi nécessiteux !

Pour toutes ressources, il avait une petite place de comptable dans une maison qui venait de se fonder pour l'importation générale du phylloxera dans le Nord de l'Espagne (En liquidation, depuis.)

Si ses appointements atteignaient 1800 ou 2000, c'est tout le bout du monde.

Je ne vous connais pas, mais je voudrais voir la tête que vous feriez avec 2000 francs par an, surtout si vous vous trouviez l'époux d'une petite femme se drapant plus volontiers de surah que de moleskine.

Heureusement qu'il était très bête – comme je

l'ai dit plus haut – et qu'il coupait dans les racontars de sa gentille compagne.

– Combien, disait-elle, crois-tu que j'aie payé cette douzaine de chemises ?

– Dame, répondait notre imbécile en se grattant la tête, je ne sais pas trop, moi.

– Pas tant que ça, mon chéri ! Ça n'est pas croyable... Quarante-huit sous. Tu ne diras pas que je te ruine, hein ?

– Quarante-huit sous ? s'ahurissait-il.

– Oui, mon ami, quarante-huit sous ! C'est un laissé pour compte.

À dire le vrai, la petite femme exagérait encore, avec ses quarante-huit sous. Les chemises en question ne lui avaient pas coûté quarante-huit sous, ni même quarante sous, ni même vingt sous, ni même dix sous.

Pas même deux sous, pas même un sou !

Elles lui avaient coûté... mettons, un sourire (à cause des jeunes filles qui nous écoutent).

Malgré la souvente répétition de ces sourires

en ville, le dénuement du ménage augmentait dans de cruelles proportions.

Or, un jour que le dîner avait été plus maigre que d'habitude (ce qui n'est pas peu dire) la petite femme rentra dans la chambre de son mari, au moment où ce dernier se mettait au lit, et voici la conversation qui s'engagea entre eux :

(Imaginez-vous que la jolie petite dame profère ces mots d'une voix de fée, tandis que son mari rappelle par son timbre le son d'un trombone à coulisse qui aurait séjourné dans la Meuse depuis les déplorables événements de 70.)

– Dis donc, mon chéri... dit-elle en passant ses menottes exquises dans les vilains cheveux de l'homme.

– Ma mignonne ?

– Tu ne sais pas ce que je viens de lire au cabinet, dans un vieux journal[1].

---

[1] Je demande aux lectrices pardon de l'impoétique trivialité de ce détail, mais lorsque, comme moi, on écrit pour la postérité, on s'abolit à tout jamais le droit de broder ou d'arranger les choses. Ne voyez en moi qu'un pâle esclave de la vérité (*lividus servus veritatis*).

– Quoi donc, ma belle chérie ?

– L'histoire d'un homme, à Versailles, qui s'était fait assurer sur la vie, et qui a touché son assurance en montrant à la Compagnie un autre cadavre qu'il fit passer pour le sien.

– Et alors ?

– Alors, l'homme a touché son assurance.

– Oui, mais il a été pincé ?

– Il a été pincé, parce que c'était un serin. Moi, j'ai imaginé un truc épatant pour ne pas être pincée.

– ! ! ! ? ? ?

À ce moment, ils soufflèrent la bougie et je n'entendis plus rien.

La petite femme débitait son idée tout bas, et l'homme n'objectait rien.

Bientôt, un bruit de baisers (mettons de baisers, à cause des jeunes filles qui continuent à nous écouter).

Quelques semaines après les faits que je viens de relater, un homme était trouvé assassiné dans

un wagon, sur la petite ligne d'intérêt local qui va de Dunkerque à Biarritz.

Les papiers qu'on trouva sur lui permirent d'établir son identité.

La jolie petite femme palpa, avec des sanglots convulsifs, les 200,000 fr. de l'assurance.

Elle portait ce jour-là une toilette noire véritablement exquise et embaumait le cosmydor.

Le soir même, elle jetait à la poste (*Étranger*) un mot ainsi conçu :

« Mon cher feu mari,

« Vous savez la frayeur que j'ai toujours éprouvée des revenants.

« Vous avez été gentil avec moi pendant votre vie : j'espère bien que vous ne m'embêterez pas après votre mort.

« D'ailleurs, le climat de Paris, si salutaire à ma santé, est désastreux pour les trépassés de votre tempérament.

« Celle qui ne vous oubliera jamais.

« Hélène. »

.....

Sacrifiez-vous donc pour les femmes !

Polytypie

Je le connus dans une vague brasserie du quartier Latin.

Il s'installa près de la table où je me trouvais, et commanda six tasses de café.

– Tiens, pensai-je, voilà un monsieur qui attend cinq personnes.

Erronée déduction, car ce fut lui qui dégusta les six *moka*, l'un après l'autre, bien entendu, car aurait-il pu les boire tous ensemble, ou même simultanément ?

S'apercevant de ma légère stupeur il se tourna vers moi, et d'une voix nonchalante, qui laissait traîner les mots comme des savates, il me dit :

– Moi... je suis un type dans le genre de Balzac... je bois énormément de café.

Un tel début n'était point fait pour me déplaire. Je me rapprochai.

Il demanda *de quoi écrire*.

Les premières phrases qu'il écrivit, il en froissa le papier et le déjeta sous la table.

Ainsi fut de pas mal de suivantes. Les brouillons de lettres jonchaient le sol.

De la même voix nonchalante, il me dit :

– Moi... je suis un type dans le genre de Flaubert... je suis excessivement difficile pour mon style.

Et nous nous connûmes davantage.

Comme une confidence en vaut une autre, je lui avouai que j'étais né à Honfleur. Une moue lui vint :

– Moi... je suis un type dans le genre de Charlemagne... je n'aime pas beaucoup les Normands.

Le malentendu s'éclaircit, et je sus d'où il était :

– Moi... je suis un type dans le genre de Puvis de Chavannes... je suis né à Lyon.

Son père, un boucher des Brotteaux, avait tenu

à ce qu'il débutât dans la partie :

– Moi... je suis un type dans le genre de Shakespeare... j'ai été garçon boucher.

De la bonne amie qu'il détenait, voici comment j'appris le nom :

– Moi... je suis un type dans le genre de Napoléon I^{er}... ma femme s'appelle Joséphine.

La susdite le trompa avec un Anglais. Il n'en ressentit qu'une dérisoire angoisse.

– Moi... je suis un type dans le genre de Molière... je suis cocu.

Joséphine et lui, d'ailleurs, n'étaient point faits pour s'entendre. Joséphine avait la folie des jeunes hommes à peau très blanche. Et il ajoutait :

– Moi... je suis un type dans le genre de Taupin...

(Le reste de la phrase se perdit dans la rafale.)

Nous résolûmes, un jour, de déjeuner ensemble... Rendez-vous à midi précis, j'arrivai à midi et une minute.

Il tira froidement sa montre :

– Moi... je suis un type dans le genre de Louis XIV... j'ai failli attendre.

De la sérieuse ophtalmie qu'il avait eue, il se voyait presque guéri, et s'en félicitait de la sorte, variant sa formule un peu :

– Moi... je voudrais être un type dans le genre d'Homère ou de Milton.

Et puis, tout à fait éteint en son cœur le souvenir de Joséphine, il en aima une autre.

Laquelle ne voulut rien savoir.

Alors, il la tua.

Et ce fut l'arrestation.

Pressé de questions par le juge d'instruction, il se contenta de répondre :

– Moi... je suis un type dans le genre d'Avinain... je n'avoue jamais.

Et ce fut la cour d'assises.

Là, il voulut bien parler.

– Moi... je suis un type dans le genre

d'Antony... Elle me résistait, je l'ai assassinée !...

Le jury n'admit aucune circonstance atténuante. La mort.

Mal conseillé, Félix Faure ne sut point le gracier.

Pauvre gars ! Je le vois encore, Pierrot blême, les mains liées sur le dos, les pattes entravées, sa malheureuse chemise à grands coups de ciseaux échancrée.

Au tout petit jour, les portes de la Roquette s'ouvrirent.

Il m'aperçut dans l'assistance, se tourna vers moi, et d'une voix nonchalante qui laissait traîner les mots comme des savates, il me dit :

– Moi... je suis un type dans le genre de Jésus-Christ... je meurs à trente-trois ans.

Et Daudet ?

– Et Daudet ? me demanda le capitaine Flambeur.

– Daudet ? m'interloquai-je. Quel Daudet ?

– Eh bien ! Daudet, parbleu, l'auteur, Alphonse Daudet !

– À propos de quoi me parlez-vous de Daudet ?

– Pour savoir s'il est un peu recalé.

– Recalé ?... Daudet ?...

Alors, subitement, une flambée de ressouvenance m'éclaira.

– Ah ! oui, Daudet !... Eh bien ! oui, il est tout a fait *recalé* maintenant !

– Tant mieux ! tant mieux !... Pauvre gars !

Pour la clarté de ce récit, comme dit Georges Ohnet, il nous faut revenir de quelques années en

arrière.

Le père Flambeur, un vieux capitaine au long cours de mon pays, le meilleur homme de la terre, extrêmement rigolo (ce qui ne gâte rien), débarqua un jour à Paris, pour voir l'Exposition de 1889.

(Le but de ce voyage m'évite la peine de vous indiquer la date.)

Tout de suite, il arriva au *Chat noir* où je tenais mes grandes et petites assises et me promut son cicérone.

J'acceptai avec joie, le père Flambeur étant un joyeux et dépensier drille, moi pas très riche, à l'époque (et pas davantage, d'ailleurs, maintenant)[1].

Ce vieux loup de mer avait une manie étrange : connaître des grands hommes.

Je lui en servis autant qu'il voulut.

À vrai dire, ce n'étaient point des grands hommes absolument authentiques, mais les

[1] Depuis que ces lignes furent écrites pour la première fois, un riche mariage a sensiblement amélioré ma situation.

camarades se prêtaient de bonne grâce à cette innocente supercherie, qui n'était point sans leur rapporter des choucroutes garnies et des bocks bien tirés.

– Mon cher Zola, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, le capitaine Flambeur.

– Enchanté, monsieur.

Ou bien :

– Tiens, Bourget ! Comment ça va ?... M. Paul Bourget... Le capitaine Flambeur.

– Très honoré, monsieur.

Émile Zola, autant que je puis me le rappeler, était représenté par mon ami Georges Moynet, avec lequel il a une vague analogie.

Quant à Bourget, son pâle sosie se trouvait être une manière de peintre hollandais dont j'ai oublié le nom et qui n'a pas dégrisé pendant les deux ou trois ans qu'il passa à Paris.

Et le reste à l'avenant.

Le malheur, c'est que le capitaine Flambeur

avait meilleure mémoire que moi et me mettait parfois dans un cruel embarras.

– Tiens, s'écriait-il tout haut, voilà Pasteur qui entre !... Hé ! Pasteur, un vermout avec nous, hein ?

Régulièrement, Pasteur acceptait le vermout, à condition que ce fût une absinthe.

Pardon, Zola ! Pardon, Bourget ! Pardon, Pasteur ! Et pardon tous les autres, littérateurs, poètes, peintres, savants, membres de l'Institut ou pas !

Un jour, au tout petit matin...

(Étions-nous déjà levés, ou si nous n'étions pas encore couchés ? Cruelle énigme !)

Un jour, au tout petit matin, nous passions place Clichy, sur laquelle se dresse la statue du général Moncey (et non pas Monselet, comme prononce à tort ma femme de ménage).

Le piédestal de cette statue est garni d'un banc circulaire en granit, sur lequel des vagabonds s'étalent volontiers pour reposer leurs pauvres membres las.

Un nécessiteux dormait là, accablé de fatigue.

Son chapeau avait roulé à terre, un ancien chapeau chic, de chez Barjeau, mais devenu tout un poème de poussière de crasse.

Et, au fond du chapeau, luisaient encore, un peu éteintes, deux initiales : A. D.

– Tenez, capitaine Flambeur, regardez bien ce bonhomme-là. Je vous dirai tout à l'heure qui c'est.

– Qui est-ce ?

– Alphonse Daudet.

– Alphonse Daudet !... Celui qui a fait *Tartarin de Tarascon* ?

– Lui-même !

– C'est vrai, pourtant. Voilà son chapeau avec ses initiales... Ah ! le pauvre bougre !... Mais il ne gagne donc pas d'argent ?

– Si, il gagne beaucoup d'argent, mais, malheureusement, c'est un homme qui *boit* !

– C'est égal, c'est bien triste de voir un homme de cette valeur-là dans cette purée !

– Ah ! oui, bien triste ! Mais, pour moi, un homme qui *boit* n'est pas un homme intéressant.

– Je ne vous dis pas, mais... si on le réveillait pour lui payer à déjeuner ?

– Gardez-vous en bien ! Daudet est malheureux, mais très fier.

Alors, très discrètement, le bon papa Flambeur tira une pièce de cent sous de son porte-monnaie et l'inséra dans la poche de l'auteur des *Kamtchatka*.

J'avais oublié cette histoire : il a fallu, pour me la rappeler, que le capitaine Flambeur me demandât, l'autre jour :

– Et Daudet ?

L’acide carbonique

C’était un vendredi soir, le dernier jour que je passais en Amérique, peu d’heures avant de m’embarquer, car la *Touraine* partait dans la nuit, à trois heures.

À une table voisine de celle où je dînais, dînaient aussi deux dames, ou plutôt, comme je l’appris par la suite, deux jeunes filles, dont une vieille.

Ou même, pour être plus précis, une miss et une demoiselle.

La miss était Américaine, jeune et très gentille. La demoiselle était Française, entre deux âges, et plutôt vilaine.

La miss avait, entre autres charmes, deux grands yeux noirs très à la rigolade. La demoiselle s’agrémentait de deux drôles de petits yeux tout ronds de véritables yeux d’outarde

(Bornibus).

Toutes deux parlaient français, la demoiselle très correctement (parbleu ! c'est une institutrice) ; la miss avec un accent et des tournures de phrases d'un comique ahurissant.

Je prêtai l'oreille...

(Je prête assez volontiers l'oreille, fâcheuse habitude, car, un de ces jours, on ne me la rendra pas, et je serai bien avancé !)

Ô joie ! Ces deux dames parlaient de la *Touraine* en termes qui ne laissaient aucun doute... J'allais les avoir comme compagnes de route.

Toute une semaine à voir, plusieurs fois par jour, les grands yeux noirs très à la rigolade de la petite miss !

Tout de suite, j'espérai qu'on enverrait la vieille outarde au lit, de bonne heure, alors que, très tard, la petite miss et moi nous dirions des bêtises dans les coins.

Cependant, se poursuivait la conversation des deux dames.

L'outarde était d'avis qu'on allât tout de suite après dîner au paquebot et qu'on se couchât bien tranquillement.

Miss Minnie (car enfin, voilà deux heures que je vous parle de cette jeune fille sans vous la présenter), miss Minnie disait d'un air résolu :

– Oh ! pas tout de suite, coucher ! Allons faire une petite tour avant embarquer !

– On ne dit pas *une petite tour*, mais on dit *un petit tour*.

– Pourtant on dit *la tour* Eiffel.

– Ce n'est pas la même chose. Dans le sens de monument, *tour* est du féminin ; dans le sens de promenade, ce mot est masculin.

Les questions de philologie m'ont toujours passionné, et je crois détenir, en cette partie, quelques records.

– Pardon, mademoiselle, intervins-je, la règle que vous venez de formuler n'est pas sans exception. *Tour*, dans le sens du voyage, n'est pas toujours masculin.

Les yeux ronds de l'outarde s'arrondirent

encore, interloqués.

– Il est masculin pour tous les pays, sauf le Cantal, le Puy-de-Dôme et la Haute-Loire.

Du coup, ces dames eurent un léger frisson de terreur. J'étais, sans nul doute, un fou, peut-être furieux, si on le contrariait.

– Parfaitement ! insistai-je. Ainsi, l'on dit *le* tour de France, *le* tour du monde, mais on dit *la* tour d'Auvergne.

Ma compatriote s'effondra de stupeur, mais j'eus la joie de voir que Minnie, en bonne petite humouriste yankee, s'esclaffait très haut de mon *funny joke.*

Alors, nous voilà devenus des camarades.

On fit *un petit tour* dans quelques *roof-concerts*, on but des consommations exorbitantes et, finalement, on s'échoua, près du port, dans une espèce de café français, où une clientèle assez mêlée tirait une tombola au profit d'un *artiste*.

Minnie gagna douze bouteilles de champagne, qu'elle n'hésita pas à faire aussitôt diriger sur sa

cabine.

Pas plus tôt à bord, elle tint à constater la valeur de son breuvage. Vous me croirez si vous voulez, il était exquis et de grande marque.

(Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il ne fût le fruit d'un larcin.)

Comme toutes les Américaines, Minnie adore le champagne, mais pas tant que son institutrice.

La vieille outarde se chargea, à elle seule, de faire un sort aux trois quarts de la bouteille.

Minnie était indignée. Elle me prit à l'écart.

– Est-ce qu'elle va boire toute ma champagne, cette vieux chameau ! Tâchez à lui faire une bonne blague pour qu'elle est dégoûtée de cette liquide.

– Si je réussis, miss, que me donnerez-vous ?

– Je vous embrasserai.

– Quand ?

– Le soir, sur le pont, quand le monde sont en allés coucher.

– Et vous m'embrasserez... bien ?

– Le mieux que je *pouverai* !

– Mazette ! espérai-je.

Dès le lendemain matin, devant l'institutrice, j'amenai la conversation sur le champagne.

– C'est bon, c'est même très bon ; mais il y a certains tempéraments auxquels l'usage du champagne peut être nuisible et même mortel.

– Ah ! vraiment ? fit la vieille fille.

– Mais oui. Ainsi, vous, mademoiselle, vous devriez vous méfier du champagne. Ça vous jouera un mauvais tour, un jour ou l'autre.

– Allons donc !

– Vous verrez... C'est de ça qu'est morte M^me^ Beecher-Stowe.

J'avais mon plan. Une vieille plaisanterie faite jadis à Chincholle au cours d'un voyage présidentiel, me revenait en mémoire.

Le docteur Marion, dont je n'hésite pas à mêler le nom à cette plaisanterie du plus mauvais goût, me fournit une petite quantité d'acide tartrique et de bicarbonate de soude.

À sec, ces deux corps ne réagissent point l'un sur l'autre. Dissous, ils se décomposent : l'acide tartrique se jette sur la soude avec une brutalité sans exemple, chassant ce pauvre bougre d'acide carbonique qui se retire avec une vive effervescence, à l'instar de ces maris trompés qui claquent les portes pour faire voir qu'ils ne sont pas contents.

C'est ce mécontentement bien naturel de l'acide carbonique que les fabricants d'eau de seltz utilisent pour produire leurs eaux gazeuses.

Où plaçai-je ces deux poudres ?

Ici, il me faudrait employer l'ingénieux stratagème auquel eut recours naguère George Auriol pour éviter les mots *shocking*. Malheureusement, je n'ai pas, comme ce jeune maître, un joli bout de crayon attaché à ma lyre.

La seule ressource me reste donc de la périphrase.

Je plaçai mes produits chimiques au fond d'un vase d'ordre tout intime à l'usage coutumier de la vieille outarde, et j'attendis.

Le lendemain, je m'amusai beaucoup au récit du docteur.

Dès le matin, elle l'avait fait mander, et, folle de terreur, lui avait raconté son étrange indisposition.

– Ça moussait ! ça moussait ! Et ça faisait *pschi, pschi, pschi, pschi*.

– N'auriez-vous pas bu des boissons gazeuses, hier ? demanda-t-il.

– Si, du champagne.

– C'est bien cela. Vous ne pouvez pas digérer l'acide carbonique. Ne buvez plus ni champagne, ni soda, ni rien de gazeux.

Minnie trouva la farce à son goût. Elle me récompensa en m'embrassant le mieux qu'elle put. Et quand les Américaines vous embrassent du mieux qu'elles peuvent, je vous prie de croire qu'on ne s'embête pas.

Et encore j'emploie le mot *embrasser* pour rester dans la limite des strictes convenances.

Début de M. Foc dans la presse quotidienne

Je reçois d'un jeune homme qui signe « Foc » et qui – si mes pronostics sont exacts – doit être l'un des patrons de la célèbre maison Lou.

Foc et C^{ie}, une sorte de petit conte fort instructif et pas plus bête que les histoires à dormir debout qui relèvent de ma coutumière industrie.

Alors, moi malin, que fais-je ? Je publie le petit conte du jeune Foc et, pendant ce temps-là, je vais fumer une cigarette sur le balcon.

La parole est à vous, jeune homme :

UN REMÈDE ANODIN

I

Hercule Cassoulade, voyez-vous, c'était un

mâle.

Il avait deux mètres dix environ, du sommet du crâne à la plante des pieds, et ses tripes étaient les plus vastes du monde. Il disait en parlant du Pont-Neuf :

– Il est gentil, mais il a l'air bien délicat.

D'une gaieté charmante, avec cela, et si bon enfant que la vue seule d'un malade suffisait à le faire rire.

Or, un jour, chose incroyable, cet homme de bronze prit froid et se mit à tousser, cependant qu'on entendait doucement retentir dans ses larges narines poilues les motifs principaux des *Murmures de La Forêt*, de Wagner, arrangés pour coryza seul.

Comme une femme, comme un veau, comme un simple mortel, Cassoulade était enrhumé.

II

Il montra quelque impatience, cria :

– Ça commence à m'embêter ; je suis bon

type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi !

Même, ayant publié ce manifeste, il gifla sans exception tous ceux qui avaient l'air de rigoler, se prit aux cheveux avec son chapeau et, rapide, s'en alla par les grouillantes rues.

Examinant les portes, farouche, le géant marchait... Enfin, vers le soir, il put lire au-dessous d'une sonnette ces mots gravés dans le plus rare porphyre :

Docteur médecin

de 3 h. à 6 h.

Après avoir lacéré des paillassons, enfoncé des portes, étranglé de vagues huissiers, il pénètre comme un obus dans le cabinet d'un prince de la science.

III

Le prince était un vieux petit monsieur pâle et grêle et de qui les traits arborèrent à l'entrée

tumultueuse d'Hercule l'expression polie mais réservée de l'antilope des Cordillères quand les hasards de la promenade la mettent subitement en présence de la panthère noire du Bengale.

Il tenta même de s'enfuir ; mais Cassoulade le rattrapa d'une main et, de l'autre, tint le crachoir, à peu près dans le sens que voici :

– Je suis un mâle ; il me faut un remède sérieux, un remède comme pour cinq chevaux ! D'ailleurs, c'est bien simple : si vos médicaments ne me font pas d'effet, je vous casse la gueule.

À cet ultimatum très net, Cassoulade crut devoir ajouter la suivante proclamation :

– Je suis bon type, mais je ne veux pas qu'on se foute de moi !

Le docteur, après avoir ausculté son terrible client, fit entendre ces humbles mots :

– Allez à Arcachon et baladez-vous sous les sapins. La senteur balsamique des sapins est tout ce qu'il y a de meilleur pour l'affection dont vous souffrez.

Il dit, et faisant un bond, se barricada dans sa

chambre, sans réclamer ses honoraires.

IV

– Aller à Arcachon, réfléchit Hercule, quand il fut dehors, ça me coûtera très cher, et puis il me faudra changer de café, ce qui est toujours malsain... Mais, j'y pense, s'écria-t-il plaisamment en imitant le rire bête d'Archimède, il y a des sapins à Paris – pourquoi ne pas en profiter ?

Et il s'en fut sur la place du Théâtre-Français, sapinière redoutable, bois sacré tout le jour retentissant de cris d'écrasés et d'un horrible mélange de songe d'Athalie et d'imprécations de Camille.

Tranquillement, loin de tout refuge, il se coucha sur la chaussée, et pendant une heure, d'innombrables fiacres se livrèrent sur son ventre au noble jeu des Montagnes russes.

– Mais je ne me sens pas mieux ! cria bientôt Cassoulade que la colère commençait à gagner ; les sapins ne me font rien du tout, c'est un

remède de fillette !

Prophète, il dit encore :

– Ça finira mal pour le docteur : je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi !

Et il se retournait, afin de gifler, sans exception, toutes les personnes qui auraient pu avoir l'air de rigoler, quand l'omnibus des Batignolles survint et l'aplatit de telle sorte qu'il n'y eut plus qu'à réunir dans une bière les morceaux épars du colosse, et à mettre le tout dans la terre glaise, à Ménilmontant (*bis*).

.....

V

... Hercule Cassoulade patienta quelques jours, mais quand il vit que, décidément, l'odeur résineuse du sapin ne guérissait pas son rhume, il se fâcha assez sérieusement.

– Mais je ne me sens pas mieux, hurla-t-il, le sapin ne me fait rien du tout, c'est un remède de...

L'indignation l'étouffait. Il brisa le cercueil,

brisa la pierre et se rendit chez son médecin.

Ce qui se passa dans son interview, nul ne pourra jamais le dire.

Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'on ne trouva plus désormais aucunes traces de l'illustre savant, ni dans ses bottines, ni, chose plus extraordinaire encore, dans le Bottin !

Hercule Cassoulade vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans. Parfois, dans un cercle de voisins respectueux, il aimait à conter l'anecdote :

– Parfaitement... il m'avait ordonné un remède de fillette, à moi ! un mâle ! un homme de bronze ! C'était une cure de je ne sais plus quoi... de pin... de sapin... Enfin, un remède de gosse. Ça n'a rien fait.

Avec l'accent froid et terrible du Destin, il ajoutait :

– Le charlatan me l'a payé. Je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi !

Et d'un regard sévère, il fixait tous ses auditeurs, y compris les femmes et les enfants, prêt à gifler, sans exception, tous ceux qui

eussent pu, par hasard, avoir l'air de rigoler.

Foc.

Et voilà !

Merci, petit Foc, vous êtes bien gentil, et votre histoire est très drôle.

Je vous en laisse toute la gloire, mais vous me permettrez bien que j'en touche le montant, froidement.

Et puis, envoyez-moi votre nom et votre adresse. Vous me ferez plaisir (*sans blague*).

Un excellent homme distrait

Dans l'hôtel, fort confortable d'ailleurs, où je vis depuis plus d'un mois, s'épanouit – si j'en excepte une rare pincée de braves gens très gentils – toute une potée de muffes ineffables et de bourgeois sans bornes.

Oh ! ces têtes ! Oh ! ces conversations ! Leur idéal d'art se satisfait aux tableaux du fécal Bonnat et de Bouguereau, spécialiste en baudruches rosâtres.

Leur soif de justice sociale s'étanche aux idées (!) de Deschanel ou de Leroy-Beaulieu, si tant est qu'ils connaissent seulement de nom ces veules sociologues comiques à force d'inconscience.

Et dévots, avec ça ! Dévots d'un cagotisme à faire vomir Huysmans !

Ah ! les salauds ! Et la veine qu'ils ont qu'on ne soit pas méchant !

– Vous me croirez si vous voulez, disait ce matin une abominable vieille chipie à son voisin de table, mais à Paris, dans les quartiers ouvriers, il n'est pas rare de trouver des écailles d'huîtres dans les tas d'ordures (*sic*) !

Et le voisin de table, un hobereau, fatigué par toutes sortes de débauches occultes, se refusait à accepter une telle monstruosité :

– Des huîtres ! râlait-il. Des huîtres ! Et ces gens-là se plaignent !

Pauvre petite douzaine de portugaises à douze sous, pensiez-vous jamais indigner tant le monde orléaniste, clérical et bien pensant de la côte d'azur !

Une rare pincée de braves gens très gentils, ai-je dit en commençant.

Heureusement !

Et, parmi eux, un ménage, un vieux ménage composé, comme cela arrive souvent, dans les vieux ménages, d'une vieille dame et d'un vieux monsieur.

La vieille dame, toute de bonne grâce et de

malice spirituelle ; le vieux monsieur, comme flottant sans trêve en quelque nuage de candeur effarée.

La dame ressemble à toutes les vieilles grands-mères.

Le monsieur rappelle le portrait de Darwin, de ce grand Darwin dont un curé de notre hôtel disait, l'autre jour :

– C'est encore comme cet ignoble *Darwin*, etc. !

Et rien de touchant comme la continuelle attention dont lady Darwin (car c'est ainsi que nous la baptisâmes) entoure son vieux naturaliste.

Lui, le bonhomme, il est toujours *sorti*, et, quand on l'interpelle directement, il met un petit temps à descendre de sa chimère. Hein ?... quoi !... qu'est-ce qu'il y a ?...

Selon les circonstances, il s'effare des normes les plus admises, pour, la minute d'après, demeurer tout quiet devant le moins prévu des cataclysmes.

Dernièrement, sa femme, au moment du

déjeuner, lui mit dans son verre un bouquet de violettes. Le bonhomme, sans se déconcerter pour si peu, jugea seulement que *ça n'était pas bien commode pour boire*.

Comme sa femme insistait sur le symbole :

– Tu ne me demandes pas à cause de quoi ces fleurs ?

– À cause de quoi ?

– Eh bien !... notre trentième anniversaire !

– Quel anniversaire ?

– De notre mariage, parbleu !

– Ah ! vraiment ! Ah ! vraiment ! C'est très curieux.

Et, devant nos sourires sympathiques, la dame nous mit au courant de la nature de son mari.

Le meilleur homme de la création, mais aussi le plus distrait.

– Imaginez-vous, conte-t-elle en souriant, que le jour de notre mariage, il fit répéter six fois à M. le maire la question classique : *Consentez-vous à prendre pour épouse, etc.* ? À la fin, il

s'écria : « Oh ! je vous demande pardon, monsieur le maire, je pensais à autre chose ! »

Au cours de la nuit de noces, il prie sa femme d'allumer la bougie.

– Pourquoi ? demandait la jeune femme.

– Je ne peux pas me souvenir de votre physionomie.

À part ça, d'une exquise bonté, d'une tendresse folle. Une âme pétrie de concorde et d'harmonie.

La vieille dame concluait en riant :

– C'est à ce point, que je n'ai jamais essayé de faire des œufs brouillés à la maison !

– ? ? ? ? ?

– D'un mot, il les aurait réconciliés.

Un honnête homme dans toute la force du mot

Je vais raconter les faits simplement ; la moralité s'en dégagera d'elle-même.

C'était pas plus tard qu'hier (je ne suis pas, moi, comme mon vieil ami Odon G. de M. dont les plus récentes anecdotes remontent à la fin du treizième siècle).

C'était pas plus tard qu'hier.

J'avais passé toute la journée au polygone de Fontainebleau, où j'assistais aux expériences du nouveau canon de siège en osier, beaucoup plus léger que celui employé jusqu'à présent en bronze ou en acier et tout aussi *profitable*, comme dirait mon vieux camarade le général Poilu de Sainte-Bellone.

(Ajoutons incidemment que j'ai rencontré dans les rues de Fontainebleau mon jeune ami

Max Lebaudy, très gentil en tringlot et prenant gaiement son parti de sa nouvelle position. Il voulait me retenir à dîner, mais impossible, préalablement engagé que j'étais au mess de MM. les canonniers de l'École. Ce sera pour une autre fois.)

Après avoir absorbé, en gaie compagnie, quelques verres de l'excellente bière de barons de Tucher, j'envahis le train qui, partant à 10 h. 5 de Fontainebleau, devait me déposer à Paris à 11 h. 24.

(Je précise, pour faire plaisir à M. Dopffer.)

Dans le compartiment où m'amena le destin se trouvaient, déjà installés, un monsieur et un petit garçon.

Le monsieur n'avait rien d'extraordinaire, le petit garçon non plus (un tic de famille, probablement).

Malgré ma haute situation dans la presse quotidienne, je consentis tout de même à engager la conversation avec ces êtres dénués d'intérêt.

Le monsieur, et aussi le petit garçon son fils,

arrivaient de Valence d'où ils étaient partis à cinq heures du matin, et c'est bien long, disait le monsieur de Valence, toute une journée passée en chemin de fer.

– Pourquoi, dis-je, n'avez-vous pas pris l'express, puisque vous voyagez en première ?

– Ah ! voilà !

Je dus me contenter de cette sommaire explication. D'ailleurs, la chose m'était bien équivalente.

Le monsieur me demanda ce qu'on disait à Paris des nouveaux scandales.

Je fis ce que je fais toujours en pareil cas (c'est idiot, mais rien ne me réjouit tant !).

Je lui fournis une quantité énorme de tuyaux, la plupart contraires à la stricte vérité et même à la simple raison, d'autres rigoureusement exacts, d'autres enfin légèrement panachés.

Je lui appris l'arrestation imminente de MM. Théodore de Wyzewa et Anatole France, très compromis dans cette regrettable affaire de bidons qui cause un réel chagrin aux vrais amis

de la Presse.

Le *great event* de la saison, c'était la réouverture du théâtre du Chat-Noir. La petite salle de la rue Victor-Massé, ajoutai-je dans un style de courriériste théâtral, ne désemplit pas, et c'est justice, car on y trouve accouplés la rigolade énorme et le frisson du Grand Art (si tu n'es pas content, mon vieux Gentilhomme-Cabaretier) !

L'homme de Valence (la belle Valence !) m'écoutait ravi, mais un peu préoccupé de ne je savais quoi.

À chaque instant, il croyait devoir consulter sa montre.

À onze heures cinq juste, il se leva et, comme accomplissant l'opération la plus coutumière du monde, il tira la sonnette d'alarme.

Je le répète, *il tira la sonnette d'alarme*.

Je me fis ce raisonnement :

– Cet homme est devenu soudain fou, il va se livrer aux plus dangereuses excentricités ; mais comme il est très aimable, il tient à m'éviter la peine de tirer moi-même la sonnette d'alarme.

Cependant, ralentissait sa marche le train et se montrait à la portière la tête effarée du conducteur.

– Quoi ! quoi ! Qu'y a-t-il ?

– Oh ! répondit en souriant le monsieur de Valence, tranquillisez-vous, mon ami ! Il ne se passe rien de nature à altérer le sécurité des voyageurs. Il ne s'agit, en ce moment, que des intérêts de la Compagnie.

– Les intérêts...

– Les intérêts de la Compagnie, parfaitement !

Ce petit garçon qui est avec moi, mon fils en un mot, est né le 7 décembre 1887, à onze heures cinq du soir. Il vient donc d'entrer à cette minute dans sa septième année. Or, il est monté dans le train avec un ticket de demi-place ; il doit donc à votre administration la petite différence qui résulte de cet état de choses. Veuillez me donner acte de ma déclaration et m'indiquer le léger supplément à verser en vos mains.

.....

J'ai tenu à signaler au public cet acte de

probité qui nous consolera de bien des défaillances actuelles.

Combien d'entre vous, lecteurs et lectrices, vous trouvant dans cette situation, n'auriez rien dit et ne vous croiriez point coupables !

Le sens moral fiche le camp à grands pas, décidément.

Des gens polis

Un des phénomènes sociaux qui me consternent le plus par les temps troublés que nous traversons, c'est la disparition de ces belles manières qui firent longtemps à la France une réputation méritée.

Hélas ! en fait de talons rouges, il ne reste plus que ceux des garçons d'abattoir ! (Ça, j'ai la prétention que ce soit un mot, et un joli.)

Aussi fus-je délicieusement surpris, hier, me trouvant au Havre et lisant la chronique des tribunaux du *Petit Havre*, de découvrir une cause où les prévenus donnèrent à la magistrature et à la gendarmerie de notre pays l'exemple rare de la tenue parfaite et du mot choisi.

Ceux de mes lecteurs qui sont bien élevés (et ils le sont tous) seront enchantés de constater que la tradition des bonnes manières n'est pas tout à fait défunte en France.

Je ne change pas un mot au compte rendu si édifiant du *Petit Havre* :

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DU HAVRE

Présidence de M. Delalande, juge.

Audience du 2 janvier 1895.

Politesse française

« Nous avons la prétention d'être le peuple le plus courtois de la terre, et, certes, nous ne l'avons pas usurpée, étant donné qu'on retrouve la politesse jusque dans la bouche des locataires de M^me^ Juliette Pineau.

» On aurait tort de supposer qu'il y a de notre part, dans cette déclaration, une ombre de mépris pour l'excellente M^me^ Pineau ; mais celle-ci est directrice d'un humble garni, et ce n'est point de sa faute si, de temps à autre, quelques-uns de ses pensionnaires passent de leurs chambres à celle de la correctionnelle.

» C'est, aujourd'hui, le cas de Jeanne

Lefustec, âgée de dix-sept ans, et d'Alphonse Landon, son camarade de chambrée, qu'elle affectionne bien tendrement, qu'elle défend avant elle-même avec beaucoup d'énergie.

» Que leur reproche-t-on ?

» 1° D'avoir, ensemble et de concert, – pour parler le langage juridique, – soustrait un oreiller à leur logeuse ;

» 2° De ne posséder, ni l'un ni l'autre, aucun moyen avouable d'existence ;

» 3° Jeanne, seule, d'avoir retourné les poches d'un marin, avec lequel elle avait trompé son cher Alphonse.

» Monde bien vulgaire, direz-vous. D'accord ; mais ce qui l'a relevé aux yeux de tous, c'est cette politesse exquise dont nous vous parlions tout à l'heure.

» – Me permettez-vous, monsieur le président, déclare M^lle^ Jeanne, de vous établir la parfaite innocence de monsieur mon amant dans l'affaire du vol ?

» Il était parti chez madame sa mère pour lui

présenter ses vœux de nouvelle année, tandis que je causais, au coin du quai, avec un monsieur de la douane, qui faisait le quart.

» – Je ne sais pas au juste, messieurs, réplique le prévenu, si c'est monsieur le douanier qui faisait le quart ; mais je puis vous assurer que mademoiselle ma maîtresse et moi sommes innocents. Notre chambre fermait très mal, et un inconnu aura chipé l'oreiller pendant que nous étions absents.

» Faute de preuves contraires, les inculpés gagnent cette première manche.

» M^me^ Jeanne se défend, avec non moins de correction, d'avoir plumé un matelot.

» – Je vous avoue, dit-elle, qu'il m'est arrivé de trahir la foi jurée. J'ai un faible pour ces messieurs de la flotte ; mais loin de les dépouiller, je me fais un cas de conscience de ne pas même les écorcher.

» D'ailleurs, si un membre de la marine française m'accuse, montrez-le-moi.

» – Vous savez bien qu'il est en mer ?...

» – Alors, n'en parlons plus, monsieur le président...

» De fait, on n'en parle plus.

» Malheureusement pour ce couple plein d'urbanité, il reste à dire un mot de son état social.

» Le propre de cet état est de ne pas exister. Des renseignements très précis prouvent que M^lle^ Jeanne tient un commerce de faveurs pour lequel on ne délivre aucune patente, et que son excellent ami avait une large part dans les bénéfices.

» Aussi est-ce bien en vain, cette fois, qu'ils se congratulent :

» – Monsieur mon amant exerce la profession de journalier.

» – Mademoiselle ma maîtresse vivait des ressources de mon travail.

» Discours inutiles : tous deux vont vivre aux frais de l'État pendant un mois.

» Ils prennent, du reste, la chose de la meilleure grâce du monde et saluent le tribunal ; puis, s'inclinant devant le gendarme qui se

dispose à les emmener, lui disent en souriant :

» – Après vous, monsieur le gendarme !

» Mais Pandore de répondre sur un ton qui n'admet pas de réplique :

» – Je n'en ferai rien !

» P. L. »

Si je n'avais l'horreur des plaisanteries faciles, j'ajouterais que la demoiselle Jeanne Lefustec est trop au lit pour être honnête. Mais je n'en ferai rien, considérant qu'on ne doit jamais insulter une femme qui tombe, même avec une fleur.

Véritable révolution dans la mousqueterie française

À Nice, cet hiver, j'ai fait connaissance d'un ingénieux et téméraire lieutenant de chasseurs alpins qui s'appelait Élie Coïdal.

J'eus même l'occasion de parler de lui naguère au sujet de sa géniale bicyclette de montagne (dis-moi, lecteur, dis-moi, t'en souviens-tu ?).

En se quittant, on s'était juré de s'écrire ; c'est lui qui a tenu parole.

Camp de Chalons, 19 avril.

» Mon cher Allais,

» Hélas ! oui, mon pauvre vieux, cette lettre est datée du *Camp de Châlons* ! Un port de mer dont tu ne peux pas te faire une idée, même approchante. Comme c'est loin, Nice et Monte-Carlo, et Beaulieu ! (Te rappelles-tu notre

déjeuner à Beaulieu et la fureur de la dame quand, le soir, tu lui racontes qu'on avait déjeuné vis-à-vis de la Grande Bleue ? Elle la cherchait au Casino, cette Grande Bleue, pour lui crêper le chignon !)

» À parler sérieusement, je te dirai que je suis détaché jusqu'au 15 juillet à l'école de tir, ce qui ne comporte rien de spécialement récréatif.

» Loin des plaisirs mondains et frivoles, je me retrempe à l'étude des questions techniques susceptibles de rendre service à la France.

» Je ne me suis pas endormi sur les lauriers de ma bicyclette de montagne– j'ai travaillé le fusil et j'ai la prétention d'être arrivé à ce qu'on appelle quelque chose.

» Un article publié au commencement de ce mois dans les journaux, parlait louangeusement d'une nouvelle balle évidée de calibre cinq millimètres.

» Si la réduction du calibre produit des résultats si merveilleux, pourquoi ne pas arriver carrément au calibre de un millimètre !

» Un millimètre ! vous récriez-vous. Une aiguille, alors ?

» Parfaitement, une aiguille !

» Et comme toute aiguille qui se respecte a un chas[1] et que tout chas est fait pour être enfilé, j'enfile dans le chas de mon aiguille un solide fil de 8 kilomètres de long ; de telle sorte que mon aiguille traversant 15 ou 20 hommes, ces 15 ou 20 hommes se trouvent enfilés du même coup.

» Le chas de mon aiguille – j'oubliais ce détail – est placé au milieu (c'est le cas, d'ailleurs, de beaucoup de chas), de façon qu'après avoir traversé son dernier homme, l'aiguille se place d'elle-même en travers.

---

[1] Beaucoup de personnes, dévorées par le Démon de l'Analogie, disent le *chat* d'une aiguille. Ces personnes ont tort : on doit écrire le *chas*.

Bescherelle, que je viens de consulter pour illuminer ma religion, ajoute une notice rétrospective et suggestive éminemment :

« *Se disait autrefois de la fente entre deux poutres. On dit maintenant* TRAVÉE.

Travée... j'aurais beaucoup de peine à me faire à ce mot-là.

» Remarquez que le tireur conserve toujours le bon bout du fil.

» Et alors, en quelques secondes, les compagnies, les bataillons, les régiments ennemis se trouvent enfilés, ficelés, empaquetés, tout prêts à être envoyés vers des lieux de déportation.

» Le voilà bien, le fusil à aiguille, le voilà bien !

.....

(*Suivent quelques détails personnels non destinés à la publicité et des formules de courtoise sympathie qui n'apprendraient rien au lecteur*.)

» Élie Coïdal... »

Et dire que les Comités n'auront qu'un cri pour repousser l'idée, pourtant si simple et si définitive, de mon ami le lieutenant Élie Coïdal !

Et savez-vous pourquoi ?

Tout simplement parce que le lieutenant Élie Coïdal n'est pas de l'artillerie.

Il est défendu, paraît-il, à un chasseur alpin d'avoir du génie.

Voilà où nous en sommes après une trentaine d'années de République !

La vraie maîtresse légitime

Sur un éclat de rire approbateur de son mari (ou de son amant ? j'ignorais encore), la jeune femme reprit, avec une assurance non dénuée de culot, le récit de leur aventure :

– D'abord, moi quand j'étais jeune fille, il y a une phrase qui revenait souvent dans la conversation des personnes graves et qui m'intriguait beaucoup. Les personnes graves répétaient à mi-voix et avec des petits airs pudiques et idiots : « On ne doit jamais se conduire avec sa femme comme on se conduit avec sa maîtresse. » Dans mon vif désir de m'instruire, je m'informais : « Comment se conduit-on avec sa femme ? Comment se conduit-on avec sa maîtresse ? » Et il fallait voir la tête ahurie des bonnes femmes ! Au fond, je crois qu'elles n'avaient, sur ce sujet, que des notions superficielles. Alors, elles me faisaient

des réponses flasques et mucilagineuses : « Eh bien ! mon enfant, voici : les messieurs tiennent, devant leurs maîtresses, des propos qu'ils ne doivent pas tenir devant leur femme... Ces messieurs vont avec leurs maîtresses dans des endroits où ils ne doivent pas amener leur femme », etc., etc... J'avais beaucoup de peine à me payer de ces raisons, et un jour je faillis flanquer une attaque d'apoplexie à une grosse dame pudibonde, en lui demandant froidement : « Est-ce que les messieurs embrassent leurs maîtresses d'une certaine façon qu'ils ne doivent pas employer avec leur femme ? » À part moi, je me disais confidentiellement : « Toi, ma petite amie, quand tu seras mariée, tu prieras ton mari de te traiter en femme légitime d'abord, et puis ensuite en maîtresse », me réservant, bien entendu, de choisir le mode de traitement qui conviendrait le mieux à mon tempérament.

– Vous parliez, approuvai-je chaudement, en femme libre et débarrassée de tout préjugé mondain.

– Oh ! vous savez, les préjugés mondains !

étant toute petite, je m'asseyais déjà dessus.

– Mais continuez, je vous prie, madame, le récit de ce qui vous advint par la suite.

– Malgré ma détestable réputation dans le monde, je me mariai tout de même et j'épousais Fernand, ce mauvais sujet-là. N'est-ce pas, Fernand, que tu es un mauvais sujet ?

– Détestable, mon petit rat, et combien répréhensible ! Quand je rentre en moi-même, je prends des bottes d'égoutier.

– Et moi, trois épaisseurs de scaphandre.

Quelques baisers s'échangèrent alors, pour démontrer que ce dégoût (évidemment joué) de leur moi n'était pas mutuel. Et la jeune femme poursuivit :

– Vous vous imaginez peut-être qu'une fois mariée, le monde allait nous ficher la paix avec les différents procédés qu'on emploie à l'égard des maîtresses et des légitimes ? Ah ben, ouiche ! Au contraire, cela ne fit que redoubler. On aurait juré que mes parents et ceux de Fernand s'étaient donnés le mot pour nous raser de leurs jérémiades

bourgeoises. À les entendre, on ne pouvait s'embrasser un peu qu'après avoir poussé le verrou de sûreté. Heureusement que, Fernand et moi, nous ne sommes pas des types à nous laisser racler les côtelettes longtemps et impunément.

– Racler les côtelettes !

– Oui, raser... quoi ! Nous nous rebiffâmes avec une sombre énergie et une peu commune trivialité d'expressions. Un jour, dans un grand dîner, chez les parents de Fernand, je me lève au dessert et je vais embrasser mon petit mari. Tête de ma belle-mère ! Alors, moi, devant tout le monde :

« Vous avez donc peur que la police ne vienne fermer votre boîte ! » Il faut vous dire que le père de Fernand est président du tribunal civil de B... Et tout le temps comme ça ! Mais le pire, et ce qui nous a tout à fait fâchés avec nos familles respectives, c'est la blague que nous fîmes, l'été dernier, à nos deux vénérables familles... Quand j'y pense, j'en suis encore malade !

– Je ne demande qu'à gagner votre maladie !

– Oh ! vous allez voir, ça n'est pas bien méchant... à raconter... Mais quand on a vu la tête des gens !... Nous avions loué à Hennequeville un délicieux petit pavillon normand, couvert de chaume.

– *Chaume, sweet, chaume* !

– Très drôle, *chaume, sweet chaume* ! Un pavillon normand que Fernand eut l'idée baroque de baptiser *Bombay Cottage*.

Mes parents vinrent passer une quinzaine chez nous, et les parents de Fernand une autre quinzaine. Ils étaient enchantés de notre installation : *Bombay Cottage* par ci, *Bombay Cottage* par là ! Or, ce ne fut qu'à la fin de la saison qu'ils s'aperçurent du déplorable et charmant calembour, appellation de notre *home* : *Bombay Cottage... bon bécotage* ! Ces pauvres gens, du coup, se crurent déshonorés, rompirent définitivement, et nous coupèrent les vivres ou, tout au moins, ce qu'ils purent nous en couper. Alors, que fîmes-nous, Fernand et moi ?... Ça, si vous le devinez, vous serez un rude malin !

– Je ne suis pas un rude malin.

– Eh bien, purement et simplement, Fernand et moi, nous demandâmes le divorce et nous l'obtînmes ! De sorte que nous ne sommes plus mari et femme, mais amant et maîtresse... Alors, personne n'a plus rien à nous dire. Nous rigolons comme des vieilles baleines, et pas plus tard que la semaine dernière, nous nous sommes fait fiche à la porte de trois hôtels de Cannes. Ohé ! ohé !

– Et comptez-vous quelquefois vous remarier ?

– Oh ! pas avant qu'on soit devenus des vieux types ridicules !... Pas, mon petit Fernand ? Et Fernand, secouant la cendre de sa pipe, acquiesça.

Dressage

Dimanche dernier, aux courses d'Auteuil, je fis la rencontre du Captain Cap et je ressentis, de cette circonstance, une joie d'autant plus vive que je croyais, pour le moment, notre sympathique navigateur en rade de Bilbao.

La journée de dimanche dernier n'est pas tellement effondrée dans les abîmes de l'Histoire qu'on ne puisse se rappeler l'abominable temps qui sévissait alors.

– Mouillé pour mouillé, conclut Cap après salutations d'usage, j'aimerai mieux me mouiller au sein de l'*Australian Wine Store* de l'avenue d'Eylau. Est-ce point votre avis ?

– J'abonde dans votre sens, Captain.

– Alors, filons !

Et nous filâmes.

– Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs ?

demanda la gracieuse petite patronne.

– Ah ! voilà, fit Cap. Que pourrait-on bien boire ?

– Pour moi, fis-je, il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville, en sorte que je vais m'envoyer un bon petit *corpse reviver*.

– C'est une idée ! Moi aussi je vais m'envoyer un bon petit *corpse reviver*. Préparez-nous, madame, deux bons petits *corpse revivers*, je vous prie.

À ce moment, pénétra dans le bar un homme que Cap connaissait et qu'il me présenta.

Son nom, je ne l'entendis pas bien ; mais sa fonction, vivrais-je aussi longtemps que toute une potée de patriarches, je ne l'oublierai jamais.

L'ami de Cap s'intitulait modestement : *chef de musique à bord du* GOUBET !

Notez que le *Goubet* est un bateau sous-marin qui doit jauger dans les 10 tonneaux. Vous voyez d'ici l'embarquement de la fanfare !

Cet étrange fonctionnaire se mit à nous conter des histoires plus étranges encore.

Il avait passé tout l'été, affirmait-il, à dresser des moules.

– La moule ne mérite aucunement son vieux renom de stupidité. Seulement, voilà, il faut la prendre par la douceur, car c'est un mollusque essentiellement timide. Avec de la mansuétude et de la musique, on en fait ce qu'on veut.

– Allons donc !

– Parole d'honneur ! Moi qui vous parle (et le Captain Cap vous dira si je suis un blagueur), je suis arrivé, jouant des airs espagnols sur la guitare, à me faire accompagner par des moules jouant des castagnettes.

– Voilà ce que j'appelle un joli résultat !

– Entendons-nous !... Je ne dis pas positivement que les moules jouaient des castagnettes ; mais par un petit choc répété de leurs deux valves, elles imitaient les castagnettes, et très en mesure, je vous prie de le croire. Et rien n'était plus drôle, messieurs, que de voir tout un rocher de moules aussi parfaitement rythmiques !

– Je vous concède que cela ne devait pas

constituer un spectacle banal.

Pendant tout le récit du chef de musique du *Goubet*, Cap n'avait rien proféré, mais son petit air inquiet ne présageait rien de bon.

Il éclata :

– En voilà-t-y pas une affaire, de dresser des moules ! C'est un jeu d'enfant !... Moi, j'ai vu dix fois plus fort que ça !

Le chef de musique du *Goubet* ne put réprimer un léger sursaut :

– Dix fois plus fort que ça ? Dix fois ?

– Mille fois ! J'ai vu en Californie un bonhomme qui avait dressé des oiseaux à se poser sur des fils télégraphiques selon la note qu'ils représentaient.

– Quelques explications supplémentaires ne seraient pas inutiles.

– Voici : mon bonhomme choisissait une ligne télégraphique composée de cinq fils, lesquels fils représentaient les portées d'une partition. Chacun de ses oiseaux était dressé de façon à représenter un *ut*, un *ré*, un *mi*, etc. Pour ce qui est des temps,

les oiseaux blancs représentaient les *blanches*, les oiseaux noirs les *noires*, les petits oiseaux les *croches*, et les encore plus petits oiseaux les *doubles croches*. Mon homme n'allait pas plus loin.

– C'était déjà pas mal !

– Il procédait ainsi : accompagné d'immenses paniers recelant ses volatiles, il arrivait à l'endroit du spectacle. Après avoir ouvert un petit panier spécial, il indiquait le ton dans lequel s'exécuterait le morceau. Une couleuvre sortait du petit panier spécial, s'enroulait autour du poteau télégraphique et grimpait jusqu'aux fils entre lesquels elle s'enroulait de façon à figurer une clef de *fa* ou une clef de *sol*. Puis l'homme commençait à jouer son morceau sur un trombone à coulisse en osier.

– Pardon, Cap, de vous interrompre. Un trombone à coulisse ?...

– En osier. Vous n'ignorez pas que les paysans californiens sont très experts en l'art de fabriquer des trombones à coulisse avec des brins d'osier ?

– Je n'ai fait que traverser la Californie sans avoir le loisir de m'attarder au moindre détail ethnographique.

– Alors, à chaque note émise par l'instrument, un oiseau s'envolait et venait se placer à la place convenable. Quand tout ce petit monde était placé, le concert commençait, chaque volatile émettant sa note à son tour.

La petite patronne de l'*Australian Wine Store* semblait au comble de la joie d'entendre une si mirifique imagination, et comme nous manifestions une vague méfiance, elle se chargea de venir au secours de Cap avec ces mots qu'elle prononça gravement :

– Tout ce que vient de dire le Captain est tout à fait vrai. Moi, je les ai vus, ces oiseaux mélomanes. C'était, n'est-ce pas, Cap ! sur la ligne télégraphique qui va de *Tahdblagtown* à *Loofock-Place*.

Une industrie intéressante

D'un seul coup, Cap lampa le large verre de *manitoba* qu'on venait de lui servir, et me dit :

– Alors, ça vous embête tant que ça, la pénible incertitude où vous pataugez !

– Quelle pénible incertitude, dites-moi, Captain ?

– De savoir au juste où vont les vieilles lunes ?

– Moi !... Je vous assure bien, Cap, que les vieilles lunes sont parfaitement libres d'aller où bon leur semble, et que jamais je n'irai les y quérir !

Comme si son oreille eût été de granit, Cap persista :

– Et aussi les neiges d'antan, mon pauvre ami ! L'angoisse vous étreint de leurs destinées !

– Ainsi que le poisson d'une pomme, je me soucie des neiges d'antan... Ah ! certes, Cap, je

suis torturé par une hantise, mais d'un ordre plus humain, celle-là, et j'en meurs !

Je croyais que Cap allait s'intéresser à ma peine et m'interroger. Ah ! que non point !

– Et aussi les vieux confetti, n'est-ce pas ? continua-t-il, immuable.

Cette fois, je changeai mes batteries d'épaule, et, pour déconcerter son parti pris, je feignis de m'intéresser prodigieusement au sort des vieux confetti.

– Ah ! les vieux confetti ! m'écriai-je, les yeux blancs. Où vont les vieux confetti ?

Cap tenait son homme.

– Je vais vous le dire, moi, où vont les vieux confetti.

Et pour donner un peu de cœur au ventre de Cap, je priai le garçon de nous remettre deux excellents *manitoba*.

– Les vieux confetti ? Il n'y a pas de vieux confetti, ou plutôt, il n'y en aura plus.

– Allons donc ! Et comment ce phénomène ?

– À cause de la *Nouvelle Société centrale de lavage des confetti parisiens*, dont je préside le conseil d'administration.

– Vous m'en direz tant !

– Rien de plus curieux que le fonctionnement de cette industrie. Je sors de l'usine et j'en suis émerveillé.

– Des détails, je vous prie, Cap !

– Voici, en trois mots : Le lendemain du mardi-gras et autres jours fous, des employés à nous, munis d'un matériel ad hoc, ramassent tous les confetti gisant sur le sol parisien et les rapportent au siège social, 237, rue Mazagran.

– Bon.

– On les soumet à une opération préalable qui s'appelle le *triage*, et qui consiste à séparer les confetti secs des confetti mouillés. Les premiers passent au ventilateur, qui les débarrasse de la poussière ambiante : c'est le *dépoussiérage*.

– Je l'aurais parié !

– Ceux-là, il n'y a plus qu'à leur faire subir le *défroissage*, opération qui consiste...

– À les défroisser.

– Précisément ! au moyen d'un petit fer à repasser élevé à une certaine température... Restent les confetti mouillés. On les mène, au moyen de larges trémies épicycloïdales, dans de vastes étuves où ils se dessèchent.

– C'est ce que vous appelez le *desséchage*, hein ?

– Précisément !... Une fois desséchés, les confetti sont violemment projetés dans une boîte dont la forme rappelle un peu celle d'un parallélépipède. Cette boîte est munie d'une petite fente imperceptible de laquelle s'échappe, – un à un, – chacun des petits disques de papier. À la sortie, le confetti est saisi par une minuscule pince à articulation et soumis à l'action d'une mignonne brosse électrique et vibratile. C'est ce que nous appelons...

– Le *brossage*.

– Précisément !... Une autre sélection s'impose. Parmi les confetti ainsi brossés, il s'en trouve quelques-uns maculés de matières grasses,

phénomène provenant de leur contact avec les ordures ménagères. Ces derniers sont soigneusement séparés des autres.

– C'est ce que vous appelez le *séparage*.

– Précisément !... Les confetti gras sont trempés dans une solution de carbonate de potasse qui saponifie les matières grasses et les rend solubles. Il ne reste plus qu'à les laver à grande eau pour les débarrasser de toute réaction alcaline. Nous obtenons ce résultat au moyen du...

– *Lavage à grande eau*.

– Précisément !... Alors, on les remet à l'étuve, on les repasse au fer chaud...

– Et voilà !

– Vous croyez que c'est tout ?

– Dame !

– Eh bien ! vous vous trompez. L'opération est à peine commencée.

Une nuance d'effroi se peignit dans mes yeux. Le moment sonnait, d'ailleurs, de quelque solide *cock-tail*.

– Vous n'ignorez pas, reprit Cap, combien il est pénible de recevoir des confetti dans la bouche ou dans l'œil ?

– Croyez-moi, j'ai passé par là.

– Désormais, ce martyre sera des plus salutaires. Les confetti, au moyen d'une imbibition dans des liquides de composition variable, acquièrent des densités différentes. Les plus lourds se dirigent vers la bouche, les plus légers dans l'œil (ce calcul fut, entre parenthèses, d'une détermination assez délicate).

– Nulle peine à le croire.

– Les confetti destinés à la bouche sont imprégnés de principes balsamiques infiniment favorables au bon fonctionnement des voies respiratoires.

– Laissez-moi parier que les confetti destinés aux yeux sont chargés d'éléments tout pleins de sollicitude pour les organes de la vue.

– Ah ! on ne peut rien vous cacher, à vous !

– À la vôtre, mon cher Cap !

– Dieu vous garde, mon vieil Allais.

L’auto-ballon

Ce pauvre Captain Cap commençait à me raser étrangement. avec ses aérostats, ses machines volantes, planantes et autres, qui m’indiffèrent également.

J’allais prendre congé sur un quelconque motif, quand un gentleman d’aspect robuste, et qui avait semblé prendre un vif intérêt aux grandes idées de Cap, s’approcha, nous tendant le plus correctement du globe sa carte, une très chic carte de chez Stern, sur laquelle on pouvait lire ces mots :

SIR A. KASHTEY

Winnipeg.

Nous aimons beaucoup le Canada, Cap et moi, et la rencontre d’un Canadien, même d’un

Canadien anglais, nous transporte toujours de joie.

Aussi accueillîmes-nous le nouveau venu d'une mine accorte.

Quand nous eûmes échangé les préliminaires de la courtoisie courante :

– C'est que, continua A. Kashtey, l'aérostation, ça me connaît un peu !... J'en ai fait jadis dans des conditions peut-être uniques au monde !

Je vis Cap lever d'imperceptibles épaules... *Conditions uniques au monde* !... Téméraire étranger, va !

Sans se laisser démonter, Kashtey ajouta :

– Le particulier de mon ascension, c'est que le ballon c'était moi-même.

Du coup, Cap fut visiblement gêné. Sa mémoire, consultée à la hâte, ne recelait nul analogue souvenir, et son imagination, pourtant si fertile, nulle idée ingénieuse.

Sir A. Kashtey, après avoir eu la politesse de faire remplir nos verres, dit encore :

– Il y a une dizaine d'années de cela... Je commandais le brick *King of Feet*, chargé d'acide sulfurique, à destination d'Hochelaga. Une nuit, à l'embouchure du Saint-Laurent, nous fûmes coupés en deux, net, par un grand steamer de la *Dark-Blue Moon Line* et nous coulâmes à pic, corps et biens.

– Triste !

– Assez triste, en effet ! Moi j'étais chaussé de mes grosses bottes de mer en peau de loup-phoque, imperméables si vous voulez, mais peu indiquées pour battre le record des grands nageurs. Je fus néanmoins assez heureux pour flotter quelques instants sur une pâle épave. À la fin, engourdi par le froid, je fis comme mon bateau et comme mes petits camarades : je coulai. Mais... écoutez-moi bien, je n'avais pas perdu une goutte de mon sang-froid, et mon programme était tout tracé dans ma tête.

– Vous êtes vraiment un homme de sang-froid, vous !

– J'en avais énormément dans cette circonstance : la chose se passait fin décembre.

– Très drôle, sir !

– Du talon de ma botte, je détachai de la coque de mon brick un bout de fer qu'après avoir émietté dans mes mains d'athlète, j'avalai d'un coup. Doué, à cette époque, d'une vigueur peu commune, j'empoignai une des touries naufragées d'acide sulfurique et j'en avalai quelques gorgées.

– Tout ça, au fond de la mer ?

– Oui, monsieur, tout ça au fond de la mer ! on ne choisit pas toujours son laboratoire... Ce qui se passa, vous le devinez, n'est-ce pas ?

– Nous le devinons ; mais expliquez-le tout de même, pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent M. Berthelot que de nom.

– Vous avez raison !... Chaque fois qu'on met en contact du fer, de l'eau et un acide, il se dégage de l'hydrogène... Je n'eus qu'à clore hermétiquement mes orifices naturels, et en particulier ma bouche ; au bout de quelques secondes, gonflé du précieux gaz, je regagnais la surface des flots. Mais voilà !... Comme dans la

complainte de la famille Feynarou, j'avais mal calculé la poussée des gaz. Ne me contentant pas de flotter, je m'élevai dans les airs, balancé par une assez forte brise Est qui me poussa en amont de la rivière. Ce sport, nouveau pour moi, d'abord me ravit, puis bientôt me monotona. Au petit jour, j'entrouvris légèrement un coin des lèvres, comme un monsieur qui sourit. Un peu d'hydrogène s'évada ; me rapprochant peu à peu de mon poids normal, bientôt, je mis pied à terre, en un joli petit pays qui s'appelle Tadousac et qui est situé à l'embouchure du Saguenay. Connaissez-vous Tadousac ?

– Si je connais Tadousac ! Et la jolie petite vieille église ! (la première que les Français construisirent au Canada). Et les jeunes filles de Tadousac qui vendent des photographies dans la vieille petite église au profit de la construction d'une nouvelle basilique !

(Et même, si ces lignes viennent à tomber sous les yeux des jeunes filles de Tadousac, qu'elles sachent bien que MM. P. F., E. D., B. de C., A. A. ont gardé d'elles un souvenir imprescriptible.)

Sitôt fermée ma parenthèse, le gentleman de Winnipeg termina son récit avec une aisance presque injurieuse pour ce pauvre Cap :

– Dès que j'eus mis pied à terre, j'exhalai le petit restant d'hydrogène qui me restait dans le coffre, et je gagnai la saumonnerie de Tadousac en chantant à pleine voix cette vieille romance française que j'aime tant :

Laissez les roses aux rosiers,

Laissez les éléphants au lord-maire.

Une pincée d'aventures récentes

Est-ce que – là, franchement ! – ça ne vous ennuierait pas trop que je vous conte mon après-midi de dimanche dernier ?

– Au contraire ! vous récriez-vous gentiment.

Je ne vois, dans votre charmante protestation, qu'une aimable courtoisie ; je semble la tenir pour argent comptant... et je marche.

Le matin, j'avais reçu un mot d'une préalable petite bonne amie à moi, désormais en province, épisodiquement à Paris, et pour laquelle je conservais je ne sais quelle tendresse inaltérable. (*Inaltérable* est excessif, on le verra tout à l'heure.)[1]

« Forcée de partir lundi au lieu de mardi, si tu veux nous voir, viens dimanche après-midi, foire au pain d'épices. Y serai avec ma sœur. Bien le

[1] Comme c'est loin, tout ça !

divin tonnerre si on ne se rencontre pas ! »

Étrange rendez-vous, ne manquai-je pas d'observer ; mais je suis fait à ces façons, toujours d'imprévu.

Je déjeunai chez Léon Gandillot.

(Tous les dimanches que je suis à Paris, je prends mon repas du dimanche matin chez le jeune et déjà célèbre auteur dramatique.)

Je sortis de chez cet homme de théâtre sur le coup de deux heures.

Rue des Martyrs, pas un sapin !

Faubourg Montmartre, pas un sapin !

Aux boulevards, pas un sapin !

Ah ! c'était gai !

Et l'Heure, qui n'a pas besoin de voiture pour marcher, elle, s'avançait à grands pas.

Quand je dis *pas un sapin*, entendons-nous. Il en passait des tas, mais tous lotis de leurs voyageurs. Alors, c'est comme s'il n'en eût point passé.

Soudain...

Un peu avant la Porte-Saint-Denis, stoppa un fiacre découvert qui se dégorgea de son client.

Le jaguar le plus déterminé de la jungle ne se fût point approché en moins de temps (qu'il n'en faut pour l'écrire) que je ne le fis.

Trop tard, hélas !

Une vieille petite bonne femme, pleine de respectabilité et sur la robe de soie de laquelle s'allongeait une chaîne d'or du bon vieux temps, indiquait déjà sa destination au cocher.

J'entendis qu'elle allait boulevard de Charonne.

Justement, ma direction !

– Pardon, madame, fis-je, la face emmiellée de mon plus lâche sourire, est-ce que...

Et je lui expliquai la situation.

– Mais, comment donc ! acquiesça l'exquise créature.

Je m'installai.

La petite vieille était loquace.

Elle allait voir sa fille et son gendre,

récemment installés dans une des meilleures maisons du boulevard de Charonne, maison dans laquelle ils avaient fichtre bien fait trente mille francs de frais.

Nous étions arrivés.

Je voulus payer, ainsi qu'il sied au paladin français.

Mais la petite vieille s'y refusa avec une obstination comique et des raisonnements que je ne m'expliquais point.

Ma foi, n'est-ce pas ?...

Et elle entra dans la maison de sa fille et de son gendre.

Une grande stupeur m'envahit, dès lors.

Cette maison. c'était une maison, – quels termes emploierais-je, grand Dieu ! – c'était une maison de *rapid flirt,* comme on dit à Francisco.

Je n'en dirai point le numéro, parce que ce serait de cette publicité gratuite dont l'abus déterminerait la mort des quotidiens ; mais je puis vous affirmer que c'était un rude numéro. J'en ai encore plein les yeux !

Cinq minutes et je me trouvais place du Trône.

Bientôt, je rencontrai ma jeune amie, qui descendait, toute rose, des Montagnes-Russes.

Nous n'avions pas cheminé plus d'un hectomètre qu'elle me déclarait que *si j'étais venu là pour la raser avec mes observations idiotes, je pouvais parfaitement retourner à l'endroit d'où je venais. Et puis, voilà* !

Ce à quoi je répondis, sans plus tarder, qu'*elle avait toujours été et qu'elle ne serait jamais qu'une petite grue* ; *que, d'ailleurs, j'avais depuis longtemps copieusement soupé de sa fiole*. *Et puis, voilà* !

Et nous nous quittâmes sur un froid coup de chapeau de moi, accueilli par un formidable haussement d'épaules de sa part.

Pas plus de voitures pour s'en aller que je n'en avais trouvé pour venir.

Au reste, un peu énervé et ne sachant que faire de ma vesprée, je n'étais pas fâché de marcher un peu.

Je dégringolai à pied le boulevard Voltaire, le

joyeux et bien parisien boulevard Voltaire.

Arrivé place de la République, j'aperçus un de ces grands omnibus qui vous mènent de certains points déterminés à la gare Saint-Lazare, ou de la gare Saint-Lazare à ces mêmes points déterminés.

Jamais je ne m'étais servi de ce mode de locomotion.

Il y avait donc là une occasion unique de débuter dans la carrière, puisque je devais dîner le soir à Maisons-Laffitte.

Je m'installai sur l'impériale.

Mais voilà-t-il pas... Tais-toi, ma rancune.

Voilà-t-il pas que, boulevard des Italiens, j'aperçus des gens que j'avais intérêt à rencontrer.

J'émis la peu farouche prétention de descendre.

– Pardon, fit le conducteur, vous n'avez pas le droit de descendre avant la gare Saint-Lazare.

– Je n'ai pas le droit de descendre ? Je n'ai pas le droit de descendre où je veux ?

– Non, monsieur.

– Eh bien ! nous allons voir ça !

J'allais employer la violence quand je fus séduit par l'étrangeté de la situation.

Un citoyen français, libre, innocent, ayant payé sa place, n'aurait pas le droit de descendre d'une voiture *publique*, à tel moment qu'il lui plairait !

– Non, monsieur.

Tous les voyageurs me donnaient tort et semblaient prendre en pitié ma déplorable ignorance.

Un vieux monsieur, officier de la Légion d'honneur, me demanda :

– Vous êtes étranger, sans doute ?

– Mon Dieu, monsieur, je suis étranger sans l'être, étant né dans le Calvados de parents français.

Le vieux monsieur mit une infinie bienveillance à m'expliquer le monopole de la Compagnie des Omnibus et une foule de patati et

de patata, le tout dans une langue et avec des idées d'esclave qui accepte le monopole du même dos que les nègres de la Jamaïque acceptent les coups de matraque.

Comme, après tout, je m'en fichais, je pris mon parti de l'aventure, décidé à m'amuser de la fiole de ce vieillard décoré mais servile.

– Moi, monsieur, m'écriai-je, je suis un homme libre, et je ne me laisse pas épater par l'œil des barbares !

Il ne comprenait pas bien.

Je repris :

– Alors, vous, monsieur, vous êtes de ceux qui sanctionnant le monopole par la voie de la séquestration ambulante ?... Car, je suis séquestré ! Ambulatoirement, j'en conviens, mais enfin, je suis séquestré !

Je ne sais pas ce qui passa dans la tête de mon bonhomme, à ce moment. Il se leva, fit signe au conducteur de me laisser descendre, ajoutant :

– Je prends ça sur moi.

C'était peut-être une grosse légume.

Pauvre garçon

ou la vie pas drôle

– Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là !

Mon respect bien connu pour la vérité m'oblige à confirmer l'exactitude du dire de mon ami.

Des catastrophes ? Non, pas des catastrophes ; mais un bombardement sans cesse ni trêve de petites mistoufles comiques, pittoresques et jusqu'alors invues.

Il a fini par en prendre son parti, le pauvre mésaventurier, et lui-même nous compte ses plus récentes histoires avec un bon sourire ahuri, mais résigné.

– Y qu'à moi que ça arrive, ces machines-là ! conclut-il sagement.

Ça m'est toujours une bonne fortune de le

rencontrer, certain que ma soif de nouveau trouvera son compte – un peu cruel, peut-être – au récit d'infortunes inédites.

– Quoi de nouveau, mon vieux ? fais-je hypocritement. Toujours content ?

– Content ?... Tu te moques de moi, dis ? Content ! Enfin, *je me fais une raison* ! Et toi ?

– Parfaitement heureux, merci, plus heureux même que je mérite.

– Ça ne se mérite pas, le bonheur... malheureusement !... Car ça commencerait bien à être mon tour.

– Encore embêté ?

– Bien sûr !... Imagine-toi que j'ai couché au poste, lundi dernier.

– Couché au poste, toi ! le plus tranquille des hommes !

– Parfaitement ! Moi, le plus tranquille des hommes !... j'ai couché au poste !

– Et pour quelle cause ?

– Pour cause de soûlographie.

– Pour cause de soûlographie, toi ! Le plus sobre des hommes !

– Parfaitement ! Moi, le plus sobre des hommes ! Couché au poste !... Pour cause de soûlographie !

– Mais, enfin...

– Oh ! ça n'est pas bien compliqué, va !... Lundi dernier, je rencontre rue Royale, vers six heures, Cap (Martin), le cousin du Captain. Il me fait entrer à l'*Irish Bar*, et commande un *gin-soda*. Moi, qui ai la profonde horreur de toutes ces saloperies anglo-saxonnes, je demande un simple vermout-cassis.

Une heure après, j'étais couché, ivre-mort, au poste de l'Opéra.

– Ivre-mort ? Avec un vermout-cassis ?

– Parfaitement !... Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là ! Voici ce qui s'est passé : Tu sais que chez Reynolds, on sert le gin dans de grandes carafes qu'on pose devant le client... Moi, prenant ça pour de l'eau, j'ai gorgé mon vermout de ce spiritueux.

– Tu ne t'es pas aperçu en buvant ?

– Si... Je me disais : « Voilà un vermouth-cassis qui a un drôle de goût !... ça doit être un vermout-cassis américain !... » Tu vois ça d'ici !... En sortant, je me suis mis à sauter sur les bancs du boulevard, à embrasser les bonnes femmes dans les kiosques à journaux, et à raconter aux sergots que j'avais connu Henri Brisson à la tête d'une maison mal famée de Châtellerault ! Tu devines bien qu'à ce train je n'ai pas moisi à l'air libre !

– Mon pauvre vieux !

– Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là !... Et la semaine dernière, donc !

– Quoi encore ?

– Je me commande un complet chez un petit tailleur qu'on m'avait recommandé... Un complet à carreaux épatant ! J'étrenne mon costume par une pluie torrentielle, sans parapluie, bien entendu (y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-la !). Bon ! je vais me sécher à la Bibliothèque nationale, près d'un poêle. Voilà-t-il

pas que mon complet, en séchant, se rétrécit, se rétrécit, au point que je semblais m'être vêtu avec le costume volé d'un petit garçon d'une douzaine d'années !

– Ça, ça peut arriver à tout le monde.

– Oui, mais ce qui ne peut arriver qu'à moi, c'est le raisonnement que m'a tenu le tailleur quand je suis allé lui faire des reproches. Comme cet industriel le prenait de haut, assurant que les *water-proofs* n'étaient pas sa spécialité et que, moi, je lui disais simplement et souriant : « Pardon, monsieur, votre marchandise a perdu, sous l'averse, environ vingt pour cent de sa superficie, il serait de toute justice que vous tinssiez compte de cet incontestable déchet », il me répondit, avec un toupet d'enfer : « Pardon, monsieur, si ma marchandise, au lieu de rétrécir, s'était allongée et élargie, seriez-vous venu de votre plein gré m'apporter une somme proportionnelle et supplémentaire ? » Qu'est-ce que tu veux objecter à ça ?

– Rien, mon pauvre ami.

– Je te le disais bien, mon vieux, y a qu'à moi

que ça arrive, ces machines-là !

– Et du côté du cœur, au moins, es-tu plus heureux ?

– Ah ! oui, parlons-en, il est chouette, mon cœur !... Jeudi dernier, je vais dîner dans la famille Crauck, et je tombe éperdument amoureux d'Odile, l'aînée des jeunes filles...

– Je la connais, la petite Crauck (Odile), charmante !

– Éperdument amoureux ! Le lendemain je la rencontre dans une soirée, et je lui annonce ma visite pour le lendemain. Elle semble un peu étonnée et me demande la cause de cette démarche... Tu sais comme on est bête quand on est amoureux ?

– Je sais.

– Alors, je lui dis : « Mademoiselle, c'est que j'ai laissé quelque chose chez vous. – Quoi donc ? demanda-t-elle. – Mon cœur ! » Ça n'était pas, évidemment, très spirituel, mais quand on est sincère...

– Et que t'a-t-elle répondu ?

– Jamais tu ne t'en douterais, et si froidement : « Monsieur, a-t-elle dit, je n'ai pas trouvé l'objet dont vous parlez, mais ce soir, en rentrant, je dirai à la bonne de regarder... *Il est peut-être dans les balayures* ! »

– Mon pauvre garçon !

– Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là !

Patriotisme économique

Lettre à Paul Déroulède

Mon cher Paul.

Vous permettez, n'est-ce pas, que je vous appelle *Mon cher Paul*, bien que je n'aie jamais eu l'honneur de vous être présenté, pas plus que vous n'eûtes l'avantage de faire ma connaissance ?

Je vous ai rencontré plusieurs fois, drapé d'espérance (laissez-moi poétiser ainsi votre longue redingote verte). Les pans de cette redingote claquaient au vent, tel un drapeau, et vous me plûtes.

Et puis, qu'importent les présentations ? Entre certaines natures, on se comprend tout de suite ; on essuie une larme furtive, on réprime un geste d'espérance et on s'appelle *Mon cher Paul*.

Comme vous, mon cher Paul, je n'ai rien

oublié. Comme vous, je ronge le frein de l'espoir.

J'ai les yeux constamment tournés vers l'Est, au point que cela est très ennuyeux quand je dîne en ville.

Si la maîtresse de maison n'a pas eu la bonne idée de me donner une place exposée à l'Est, je me sens extrêmement gêné.

Passe encore si la place est au Nord ou au Midi ; j'en suis quitte pour diriger mes yeux à droite ou à gauche.

Mais quand on me place en plein Ouest, me voilà contraint de regarder derrière moi, comme si mes voisins me dégoûtaient !

Ah ! c'est une virile altitude que d'avoir les yeux tournés vers l'Est, mais c'est bien gênant, des fois !

Enfin, et pour que vous n'ayez aucun doute à mon égard, j'ajouterai que, selon la prescription du grand Patriote, je n'EN parle jamais, mais j'Y pense toujours.

Cela posé, entrons dans le vif de la question.

Vous devez bien comprendre, mon cher Paul,

qu'avec le caractère ci-dessus décrit, j'ai la plus vive impatience de voir Français et Allemands se ruer, s'étriper, s'égueuler comme il sied à la dignité nationale de deux grands peuples voisins.

Il n'y a qu'une chose qui m'embête dans la guerre, c'est sa cherté vraiment incroyable.

On n'a pas idée des milliards dépensés depuis vingt-cinq ans, à nourrir, à armer, à équiper les militaires, à construire des casernes, à blinder des forts, à brûler des poudres avec ou sans fumée.

Tenez, moi qui vous parle, j'ai vu dernièrement, à Toulon, un canon de marine dont chaque coup représente la modique somme de 1800 fr. (*dix-huit cents francs*). Il faut que le peuple français soit un miché bougrement sérieux pour se payer de pareils coups.

Vous l'avouerai-je, mon cher Paul, ces dépenses me déchirent le cœur !

Pauvre France, j'aimerais tant la voir riche et victorieuse à la fois !

Et l'idée m'est venue d'utiliser la science moderne pour faire la guerre dans des conditions

plus économiques.

Pourquoi employer la poudre sans fumée, qui coûte un prix fou, quand on a le microbe pour rien ?

Intelligent comme je vous sais, vous avez déjà compris.

On licencierait l'armée, on ferait des casinos dans les casernes, on vendrait les canons à la ferraille. On liquiderait, quoi !

Au lieu de tout cet attirail coûteux et tumultueux, on installerait discrètement de petits laboratoires où l'on cultiverait les microbes les plus virulents, les plus pathogènes, dans des milieux appropriés.

À nous les bacilles virgule, à nous les microbes point d'exclamation, sans oublier les spirilles de la fièvre récurrente !

Et allez donc !... Le jour où l'Allemagne nous embêtera, au lieu de lui déclarer la guerre, on lui déclarera le choléra, ou la variole, ou toutes ces maladies à la fois.

Le ministère de la guerre sera remplacé, bien

entendu, par le ministère des maladies infectieuses.

Comme ce sera simple ! Des gens sûrs se répandront sur tous les points de la nation abhorrée et distribueront, aux meilleurs endroits, le contenu de leurs tubes.

Ce procédé, mon cher Paul, a l'avantage de s'adresser à toutes les classes de la société, à tous les âges, à tous les sexes.

L'ancienne guerre était une bonne chose, mais un peu spéciale, malheureusement : car on n'avait l'occasion que de tuer des hommes de vingt à quarante-cinq ans.

Les gens à qui cela suffit sont de bien étranges patriotes.

Moi, je hais les Allemands ; mais je les hais tous, tous, tous !

Je hais la petite Bavaroise de huit mois et demi, le centenaire Poméranien, la vieille dame de Francfort-sur-le-Mein et le galopin de Kœnigsberg.

Avec mon système, tous y passeront. Quel

rêve !

Voyez-vous enfin les chères sœurs reconquises ?

Peut-être que, grâce à mes microbes, les chères sœurs seront dénudées de leurs habitants ?

Qu'importe ! Le résultat important sera obtenu : On n'EN parlera jamais et on n'Y pensera plus !

Enchanté, mon cher Paul, d'avoir fait votre connaissance, et bien du mieux chez vous.

Six histoires dans le même cornet

ou toujours le sourire sur les lèvres

Mœurs américaines.

Dans le parc de *Rouse's point*. Le soir, assez tard. On entend au loin les accords entraînants de *Washington Post*.

(*Washinton Post* est une *new dance* qui fera fureur à Paris cet hiver, vous pouvez m'en croire. Pour s'en procurer la musique avec les instructions, s'adresser à mon vieux camarade Whaley Royce, 158, Yonge street, Toronto. Les personnes qui voudraient éviter les frais de poste toujours coûteux, peuvent aller se procurer elles-mêmes ce morceau. En ce cas, ne pas quitter Toronto sans jeter un coup d'œil sur les chutes d'eau du Niagara, un assez curieux phénomène naturel situé non loin de là.)

Fermons la parenthèse.

– Et vous, miss, vous ne dansez pas, ce soir ?

– Non, pas ce soir.

– Pourquoi cela, miss ?

– Parce que j'ai des chaussettes et pas de pantalon.

– Quelle blague !

– Voyez plutôt, répondit-elle en souriant.

*

Toulouse-Lautrec, le jeune peintre bien connu, a prêté un pantalon à M. Pascalis, le monarchiste célèbre, momentanément gêné.

Bien que le sol fût totalement anhydre et Phœbus aveuglant, Pascalis a relevé le bas du pantalon.

– Pourquoi ? fis-je.

– Pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'il est trop court, répondit-il en souriant.

*

Sa femme est gentille comme tout et, pourtant, il la trompe avec une grande bringue d'Anglaise, miss Aline, pas jolie pour un sou, mais dont le nom seul indique assez l'irréductible tendance à la luxure et à la sensualité.

(Miss Aline pourrait arborer la devise de sa vieille homonyme romaine, *Lassata non satiata*, en supprimant, toutefois, *lassata*, car, au contraire, *ça* la repose, elle.)

Il a pu découcher, l'autre jour (*l'autre nuit* serait plus exact, mais le temps me manque pour rectifier).

Sous le fallacieux prétexte qu'il est vélocipédiste territorial, il a prétendu devoir assister à une manœuvre de nuit du côté de Vaujours, blague infecte dans laquelle sa pauvre petite femme a coupé comme dans du beurre.

Inutile de révéler en quoi consistèrent ces manœuvres de nuit dont la rue Bernouilli fut le théâtre. (Elle en a vu bien d'autres, la rue

Bernouilli.)

Et, au retour, la petite femme :

– Ça s'est bien passé ?

– On ne peut mieux.

– Ton pneu ne s'est pas dégonflé ?

– Si, huit fois ! répondit-il en souriant.

*

Lune de miel.

– Dis-moi, ma chérie, à quel moment t'es-tu aperçue, pour la première fois, que tu m'aimais ?

– C'est quand je me suis sentie toute chagrine chaque fois qu'on te traitait d'idiot devant moi, répondit-elle en souriant.

*

Autre lune de miel.

Lui, ardent et tendre.

Elle, bébête.

Elle. – Alors, c'est bien vrai ? Son petit Jujules aime bien sa petite Nini ?

Lui. – Mais oui, je t'aime bien !

– Beaucoup, beaucoup ?

– Beaucoup, beaucoup !

– Encore plus beaucoup que ça ?

– Encore plus beaucoup que ça !

– Alors, comme quoi qu'il l'aime, sa petite Nini ?

– Comme un carme ! répondit-il en souriant.

*

Parisienne à bord.

Après un flirt assez écourté, elle a consenti à le venir voir en sa cabine.

– Tiens, vous ne tirez pas le rideau sur votre hublot.

– À quoi bon ! Ce hublot donne sur la mer immense. Nous sommes à pas mal de milles de la plus prochaine terre. Dieu seul nous voit, et ce ne serait pas un pauvre petit rideau qui arrêterait le regard du Tout-Puissant.

Après cette tirade, il enlaça la jeune personne.

Mais elle :

– Non, je vous en prie, tirez le rideau.

– Pourquoi ?

– Quelquefois qu'il passerait des canotiers ! répondit-elle en souriant.

L’oiseuse correspondance

Du flot montant de ma quotidienne correspondance, j’écume les suivantes communications tendant à démontrer que le record de la candeur est plus imbattable qu’on ne saurait croire.

J’ai adopté, pour la reproduction des susdites, la manière monomorphe, afin d’épargner quelque fatigue au lecteur surmené. (Depuis longtemps, j’ai remarqué que la semaine de Pâques surmène le lecteur plus qu’il ne convient.)

Première lettre :

« Cher monsieur,

« Permettrez-vous à un de vos nombreux lecteurs et admirateurs de vous fournir un sujet pour l’un de vos prochains articles ?

« Voici :

« Il s'agit d'un jeune commis israélite, nommé Caen, qui entre dans la maison Duseigneur (*confections en tous genres*).

« Il fait l'affaire du patron qui l'associe, et de la fille du patron qu'il épouse.

« Aussitôt, il devient gros comme le bras, M. Caen-Duseigneur.

« Dieu bénit leur union, et une petite fille arrive qu'on dénomme Rachel.

« Et, alors, cette petite fille s'appelle Rachel Caen-Duseigneur.

« Vous le voyez, cher monsieur, ce thème est un peu mince, mais avec votre esprit et votre fantaisie, vous ne pouvez manquer d'en faire un de ces petits chefs-d'œuvre dont vous êtes coutumier.

« Agréez, etc.

« L'aumônier de la tour Eiffel

Deuxième lettre :

« Cher monsieur,

« Permettrez-vous à deux de vos nombreux lecteurs et admirateurs de vous fournir un sujet pour l'un de vos prochains articles ?

« Voici :

« Il s'agit de deux messieurs qui voyagent sur le rapide de Paris au Havre : un monsieur malingre et menu, un gros individu robuste et corpulent.

« Pour tuer le temps, le gros individu robuste et corpulent pose des devinettes au petit monsieur malingre et menu.

« Malgré mille efforts, ce dernier n'arrive pas, et finalement : « – Voyons, fait-il timidement, *mettez-moi sur la voie*.

« Le gros individu ne fait ni une, ni deux, et, prenant au pied de la lettre la proposition du petit monsieur, il le jette par la portière, sur les rails, brutalement.

« Vous le voyez, cher monsieur, ce thème est un peu mince, mais avec votre esprit et votre fantaisie, vous ne pouvez manquer d'en faire un

de ces petits chefs-d'œuvre dont vous êtes coutumier.

« Agréez, etc.

« Sinon Evero et Ben Trovato »

Troisième lettre :

« Cher monsieur,

« Permettrez-vous à un de vos nombreux lecteurs et admirateurs de vous fournir un sujet pour l'un de vos prochains articles ?

« Voici :

« Il s'agit de jeunes gens qui arrivent au café.

« Ils commandent deux verres de chartreuse.

« – De la jaune ou de la verte ? demande le garçon.

« – De la violette ! répond froidement l'un des jeunes gens.

« – De la violette ? s'effare le garçon. Mais il n'y a pas de chartreuse violette !

« – Eh bien ! et la *chartreuse de Parme*, donc ?

« Le garçon arbore une tête qui montre combien embryonnaire est son stendhalisme !

« Vous le voyez, cher monsieur, ce thème est un peu mince, mais avec votre esprit et votre fantaisie, vous ne pouvez manquer d'en faire un de ces petits chefs-d'œuvre dont vous êtes coutumier.

« Agréez, etc.

« UN LECTEUR QUI TROUVE ÉNORMÉMENT DE CHIC À GOT. »

Quatrième lettre :

« Cher monsieur,

« Permettez-vous à une de vos nombreuses lectrices et admiratrices de vous fournir un sujet pour l'un de vos prochains articles ?

« Voici :

« Il s'agit d'un jeune homme dont les trois

seuls vrais frissons dans la vie consistent :

« 1° En une invétérée passion pour sa bonne amie qu'on appelle Tonton ;

« 2° En un culte fervent pour l'œuvre de M. Taine dont il possède, au meilleur de sa bibliothèque, tous les ouvrages ;

« 3° En un attachement presque maternel pour un jeune thon qu'il élève dans un aquarium avec des soins touchants.

« Or, un jour, ce jeune homme est forcé de s'absenter pendant quelques semaines pour (... *trop long*).

« Quand il revient, un de ses amis l'attend à la gare, avec des yeux de funérailles.

« – Mon pauvre vieux, dit cet homme triste, tu vas trouver ta maison bien vide...

« – Pourquoi donc ?

« – Gustave a profité de ton absence pour s'introduire chez toi et t'enlever Tonton, ton Taine et ton thon.

« Vous le voyez, cher monsieur, le thème est

un peu mince, mais avec votre esprit et votre fantaisie, vous ne pouvez manquer d'en faire un de ces petits chefs-d'œuvre dont vous êtes coutumier.

« Agréez, etc.

« UNE GARDEUSE DE HANNETONS. »

Je passe sous silence, entre autres correspondances, une lettre roulant entièrement sur les localités de la banlieue de Paris, et dans laquelle on se demande, non sans angoisses, ce que les *bougies valent*. « D'ailleurs, ajoute mon correspondant, est-on bien fixé sur la question de savoir si *Levallois paierait*... » Charmant, n'est-ce pas ?

Dans un autre ordre d'idées, j'ai également reçu une lettre de M. Pierre Louys, un jeune littérateur de beaucoup de talent, qui veut bien m'informer du brevet qu'il vient de prendre pour se garantir la propriété de sa nouvelle invention, le *Tabac sans fumée*.

La chose vaut la peine qu'on en reparle.

J’y reviendrai, comme dit Sarcey, dans une de mes prochaines causeries.

Un bien brave homme

C'était un homme bon, mais *bon* dans toute l'énergie du terme.

Je dirais presque qu'il était bon comme la lune, si la mansuétude de ce pâle satellite ne se panachait d'une candeur – pour ne dire plus – bien en passe de devenir légendaire.

Il était aussi bon que la lune, mais plus intelligent.

Chose étrange, les somptueuses catastrophes le remuaient moins profondément que les petites misères courantes.

Le rapide de Nice aurait rencontré l'express du Havre, au grand écrabouillement de tous ces messieurs et dames, que notre ami se fût moins ému qu'au spectacle champs-élyséens de chèvres traînant, en leur minuscule voiture, une potée de trop lourds gosses.

En ce dernier cas, et avec un air de rien, il poussait, de sa canne ou de son parapluie, le petit attelage, soulageant ainsi les maigres biques de quelques kilogrammètres.

À Yves Guédon, l'infatigable apôtre des voitures automobiles, qui lui disait :

– Vous devez être content ! Avec la nouvelle locomotion, les canassons pourront se reposer !

– Oui, répondit-il, mais tout cet infortuné pétrole qu'il faudra brûler ! Et tout ce malheureux coke !

Un individu qui chérit à ce point les chèvres des Champs-Élysées et la gazoline ne peut demeurer indifférent, vous le devinez sans peine, au sort des pêcheurs à la ligne.

Il n'osait plus passer sur les quais, tellement la contemplation de ces pauvres êtres l'affligeait au plus creux du cœur.

Au fond, il en voulait beaucoup aux poissons de ne pas mettre plus d'entrain à mordre à la ligne des pêcheurs parisiens.

Il aimait mieux les pêcheurs que les poissons,

voilà tout.

Un beau jour, n'y pouvant tenir, il alla trouver le Captain Cap.

– Captain, j'ai un gros service à vous demander ?

– C'est déjà fait, répondit Cap avec sa bonne grâce coutumière.

– Prêtez-moi un scaphandre !

– Mousse, clama Cap de sa voix de commandement, apporte un scaphandre à monsieur.

(Le Captain Cap, qui fut longtemps président du conseil d'administration de la *Société métropolitaine des scaphandriers du Cantal*, détient encore un grand nombre de scaphandres, provenant sans doute de détournements.)

Et depuis ce moment, chaque matin, notre ami se rend aux Halles, acquiert une forte provision de poissons de toutes sortes, qu'il insère en un vaste bac, lesté de pierres.

Il revêt son scaphandre, et le voilà parti, passant sa journée à accrocher des carpes, des

tanches, des brochets aux hameçons des pêcheurs étonnés et ravis.

Parfois, à l'idée du plaisir qu'il cause là-haut, des larmes de bonheur lui viennent aux yeux. Il s'essuie avec son mouchoir, sans réfléchir qu'on n'a pas besoin d'essuyer ses yeux quand on est au fond de l'eau.

L'autre jour, il connut le désappointement de ne trouver aux Halles aucune sorte de poisson ni d'eau douce, ni d'eau de mer.

Il en fut réduit à accrocher aux lignes de ses amis des sardines à l'huile et des harengs saurs, et détermina ainsi une pêche qui plongea tous les ichthyographes du quai de la Mégisserie dans une vive stupeur.

Une sale blague

Ce que je vais vous conter la, mes bons petits lecteurs chéris, n'est peut-être pas d'une cocasserie excessive.

Qu'importe, si c'est une bonne action, et c'en est une !

Vous permettrez bien à l'étincelant humoriste que je suis de se taire un jour pour donner la parole à l'honnête homme dont il a la prétention de me doubler.

Ma nature frivole, et parfois facétieuse, m'a conduit à commettre un désastre irréparable peut-être.

Fasse le Ciel que l'immense publicité donnée à ce récit en amortisse les déplorables effets !

C'était hier.

J'avais pris, à la gare Saint-Lazare, un train qui devait me descendre à Maisons-Laffitte.

Notre compartiment s'emplit à vue d'œil. On allait partir, quand, à la dernière minute, monta une petite femme blonde assez fraîche et d'allure comiquement cavalière.

Son regard tournant, tel le feu du phare de la Hève, inspecta les personnes et finit par s'arrêter sur moi.

Elle me sourit d'un petit air aimable, comme une vieille connaissance qu'on est enchanté de rencontrer.

Moi, ma foi, je lui adressai mon plus gracieux sourire et la saluai poliment.

Mais j'avais beau chercher au plus creux de ma mémoire, je ne la reconnaissais pas du tout, mais, là, pas du tout. Et puis, par-dessus les genoux d'un gros monsieur, elle me tendit sa potelée petite main :

– Comment ça va ? s'informa-t-elle.

J'étais perplexe.

Ma mémoire me trahissait-elle, ou bien si c'était une bonne femme qui me prenait pour un autre ?

À tout hasard, je lui répondis que j'allais pas trop mal.

– Et vous-même ? ajoutai-je.

– Assez bien... Vous avez un peu maigri.

– Peines de cœur, beaucoup. Ma maîtresse, tout le temps, dans les bras d'un autre.

– Et le papa ?

– Pas plus mal, merci.

– Et la maman ?

– Pas plus mal, non plus, merci.

– Et vos petites nièces, ça doit être des grandes filles, maintenant ?

Là, je fus fixé ! c'est la bonne femme qui se trompait.

J'ai deux petits neveux, très gentils, André et Jacques ; mais encore pas l'ombre d'une nièce.

– Une fois avérée l'erreur de la dame, je fus tout à fait à mon aise et je répondis avec un incroyable sang-froid :

– Mes petites nièces vont très bien.

L'amputation a très bien réussi.

– L'amputation !... Quelle amputation ?

– Comment, vous ne savez pas ? On a coupé la jambe gauche à l'aînée, et le bras droit à la petite.

– Oh ! les pauvres mignonnes ! Et comment cela est-il arrivé ?

– À la suite d'un coup de grisou survenu dans leur pension, une pension bien mal surveillée, entre parenthèses.

À mon tour, et avec une habileté diabolique, je m'enquis de la santé des siens.

Toute sa famille y passa : une tante catarrheuse, un père paralytique, une belle-sœur poussive, etc.

– Et vous allez sans doute à Évreux ? poursuivit-elle.

– Oh ! non, madame ; je n'ai jamais refichu les pieds à Évreux depuis *mon affaire*.

Le ton de réelle affliction sur lequel je prononçai *mon affaire* lui jeta un froid, mais un froid fortement mêlé de curiosité.

– Vous avez eu... une affaire ?

– Comment, madame, vous ne savez pas ?

– Mais non.

– Les journaux de Paris en ont pourtant assez parlé !

Une pause.

– Eh bien ! madame, je puis vous le dire, à vous qui êtes une personne discrète... J'ai été condamné à six mois de prison pour détournement de mineure, proxénétisme, escroquerie, chantage, recel et gabegie.

.....

– Maisons-Laffitte ! cria l'employé de la gare.

Avant de débarquer, je tendis gracieusement ma main à la grosse dame, et d'un petit air dégagé :

– Entre nous, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas mis le pied sur la terre ferme que j'étais désespéré de ma lugubre plaisanterie.

À l'heure qu'il est, tout Évreux sait qu'un de ses fils a failli à l'honneur.

Peut-être, des familles pleurent, des fiancées sanglotent, des pères se sont pendus dans leur grenier.

J'en adjure les directeurs des feuilles locales ! Qu'ils fassent tirer (à mon compte) 10 000 (dix mille) numéros supplémentaires de leur journal relatant cette confession, et qu'ils les fassent répandre à profusion dans les grandes et petites artères d'Évreux.

Que le jeune Ébroïcien, si légèrement compromis, puisse rentrer, par la grande porte, dans l'estime de ses concitoyens.

Et alors, seulement, je pourrai dormir tranquille.

Thérapeutique décorative et peinture sanitaire

J'ai raconté, dans le temps – le souvenir n'en est-il pas encore tout frissonnant au cœur de tous ? – l'histoire de mon ami, ce peintre qui ne voulait pas boire du vin rouge en mangeant des œufs brouillés, parce que *ça lui faisait un sale ton dans l'estomac*.

Le même, mettant à la poste une grosse lettre suffisamment et polychromiquement affranchie, ajoutait un superflu timbre de quinze centimes *pour faire un rappel de bleu*.

Le brave garçon !

Je l'ai revu l'autre jour, j'ai dîné avec lui en compagnie d'une jolie petite bonne amie qu'il détient depuis quelques jours, une drôle de mignonne et menue femmelette qui l'adore.

J'ai pu constater qu'il est toujours dévoré par

la folie du ton.

Et j'ai appris une histoire qui m'a amusé, telle une baleine.

Sa petite bonne amie, à la suite d'un chaud et froid, contracte naguère un fort rhume.

(Pourquoi le chaud et froid est-il si pernicieux, alors que le froid et chaud ne cause même pas à l'organisme des dégâts insignifiants ? Loufoquerie de la nature !)

– Ça ne sera rien que ça, dit le D^{r} Pelet (leur médecin). Badigeonnez-vous avec de la teinture d'iode. Tenez-vous bien au chaud. Prenez quelques pastilles X... (*case à louer*), et puis voilà !

Ce soir-là, mon ami et sa jeune compagne rentrèrent de bonne heure (minuit et demi), non sans avoir fait l'emplette d'une bouteille de teinture d'iode.

– Avec un pinceau ? demanda la pharmacien.

À la seule pensée d'acheter un pinceau chez un pharmacien, le peintre et son amie moururent de rire.

La délicieuse enfant se mit au lit et – pâle martyre – offrit sa jeune gorge aux affres du badigeonnage.

– Ah ! ça, c'est épatant ! s'écria l'artiste.

– Quoi donc ? s'informa la victime.

– Tu n'as pas idée ce que ça fait joli, cet iode brun sur ta peau rose ! C'est épatant ! Ce qu'on ferait une jolie étoffe avec ces deux tons-là !... Ça ne le fait rien qu'au lieu d'un badigeonnage amorphe, je représente un chrysanthème ?

– Mais, comment donc !

– Là... voilà !... La tige, maintenant.

– Oh ! là, là ! tu me chatouilles !

– C'est que j'emploie le petit bout du pinceau... C'est épatant !... Tiens, lève-toi et va te voir dans la glace.

La pauvre petite concubine se leva sans enthousiasme, mais heureuse tout de même de faire plaisir à son ami.

– Oh ! oui, c'est épatant !

– Tiens, je vais encore t'en faire un. Ne bouge

pas, ne bouge donc pas !

– Mais tu me chatouilles, mon pauvre chéri !

– Il faut savoir souffrir pour l'art.

Et le voilà parti, perdant toute notion de l'actuel, à décorer la petite, comme Gérôme fait de ses statues.

Autour de ses bras et de ses jambes, il fit grimper des liserons, des clématites, des volubilis.

... Je donnerais volontiers plus de détails, mais voilà qu'il est cinq heures et j'ai promis d'être à six heures justes à un rendez-vous que je ne manquerais pas pour un boulet de canon.

Abrégeons.

La jeune badigeonnée passa ce qu'on appelle une mauvaise nuit.

Pas une partie de son corps qui ne fût la proie d'une intolérable cuisson !

– Je ne peux pas dormir ! gémissait-elle.

Et mon ami lui répondit :

– Oui, c'est bête ce que j'ai fait là !... Demain,

au lieu de chrysanthèmes, je te peindrai des pavots !

.....

Quelques jours plus tard je le rencontrai.

Chargé d'une brassée de fleurs acquises au marché Saint-Pierre, il remontait chez lui, tout en haut de la rue Lepic.

– Et ça va toujours bien ? dis-je.

– Tout à fait bien. Et toi ?

– Triomphalement !

– C'est vrai. Tu as une mine superbe, avec un air de ne pas t'embêter autrement dans la vie.

– Pas lieu de m'embêter en ce moment. Si ça pouvait durer !... Et ta petite compagne ?

– Tout à fait mieux.

– Tu ne te livres plus à la peinture à l'iode sur son jeune corps ?

– Oh ! oui, c'est vrai !... Je ne pensais plus qu'elle t'avait raconté cette histoire... Eh bien ! mon vieux, c'est épatant, ce que c'est devenu ! La teinture d'iode s'est évaporée, mais les

endroits où j'avais peint les fleurs sont restés d'un rose vif et chaud qui s'enlève si joliment sur le rose pâle de sa peau ! Tu n'as pas idée, mon garçon, de ce que c'est exquis ! Et d'un délicat ! et d'un distingué ! Si Jansen voyait ça...

– Quel Jansen ?

– Le tapissier de la rue Royale, qui vend de si jolis meubles anglais, Si Jansen voyait ça, il en deviendrait fou et me commanderait, sur l'heure, une étoffe dans ces deux tons-là pour chambre de jeune fille... Tiens, viens la voir !

– Mais... sa pudeur ? fis-je avec le doux sourire du sceptique endurci.

– Sa pudeur ?

Et mon ami prononça ce mot *pudeur* sur un ton correspondant exactement à mes idées.

(Je n'insiste pas, dans la crainte de désobliger quelques bourgeois du Marais, à l'estime desquels j'ai la faiblesse de tenir.)

Son atelier se compose d'un ancien immense grenier, éclairé par un vitrage grand comme le Champ de Mars, et dans le coin duquel (grenier)

s'aménage la chambre du jeune peintre et de sa petite amie.

– Comme ça sent le goudron, ici ! reniflai-je en entrant.

– Oh ! ne fais pas attention ! C'est Alice qui se sert pour sa toilette de l'eau de chez Bobœuf, très délicieuse mais qui sent un peu le goudron.

– Ah !

– Oui !

Un grand ennui venait de se peindre sur la figure de mon ami. Évidemment, il regrettait de m'avoir amené. Mais pourquoi ce regret ?

– Comment, bondis-je soudain, c'est de toi ce tableau ?

Et je désignais une toile en train sur un chevalet.

– Mais oui, c'est de moi.

– De toi ! cette peinture qui se passe dans la cave d'un nègre ! De toi, que je connus affolé de lumière et de clarté ! De toi, cette chose innommablement brune ! De toi, à qui le seul mot

bitume levait le cœur !

– Oui, mon pauvre ami, de moi ! Un jour, peut-être, tu sauras et alors tu me serreras la main très fort et tu auras grand-peine à retenir tes larmes !... Mais assez causé de ce triste sujet, et viens voir l'adorable corps illustré de la jeune Alice.

.....

(Passage supprimé par la Censure.)

.....

– Mais, nom d'un chien ! m'impatientai-je, me diras-tu d'où vient cette évolution brusque et en pis de ta manière ?

– Soit !... Alors, jure-moi de n'en rien dire à âme qui vive !

– Mon ouïe est un sépulcre où tout s'engouffre et meurt !

– Tiens, un joli vers... Eh bien ! voici : Tu as remarqué, en entrant, comme ça sentait le goudron ?

– Délicieusement !... Et ce parfum m'évoque

toute une enfance flâneuse, traînée sur les quais de mon vieux Honfleur natal et à jamais chéri.

– Eh bien ! c'est ma peinture qui sent ça !

– Ta peinture ?... Tu fais de la peinture au goudron ?

– Parfaitement ! Le *manager*... Comment prononces-tu ça en anglais ?

– Le *ménédjeuhr*.

– C'est bien ça... Le... *machin* d'un hôtel de Menton, où il ne vient que des Anglais tuberculeux, m'a commandé douze panneaux décoratifs, à condition qu'ils seraient peints à base de goudron, rapport aux émanations bienfaisantes de ce produit... Une idée à lui !

– Et tu as accepté cet odieux compromis ?

– Les temps sont durs, tu sais.

– À qui le dis-tu !

– Cette petite Alice, sans être coûteuse, a ses exigences. Ce matin encore, elle m'a demandé 12 fr. 50 pour des bottines.

– Bigre !

– Oh ! ça n'est rien, ça ! Mais reconnais toi-même que le goudron n'est pas beaucoup fait pour éclaircir une palette.

À Monsieur Roudil, officier de paix des voitures

Certes, je hais la délation... (Je n'ai même pas approuvé le mouvement d'indignation, pourtant bien justifié, de M^me^ Aubert, quand – dans *Pension de Famille*, la follement amusante pièce de notre vieux Donnay – cette personne annonce à M. Assand qu'il est cocu comme un prince.) Certes, dis-je, je hais la délation ; mais je ne puis m'empêcher de signaler à votre justice l'indigne conduite d'un de vos justiciables, le cocher qui mène le fiacre 6969.

C'était pas plus tard qu'hier soir. Il pouvait être dans les dix heures, dix heures et demie.

Je sortais d'un théâtre où je m'étais terriblement rasé, bien résolu à ne plus y remettre les pieds avant deux ou trois ans.

Sans plus tarder, nous nous rencontrâmes, pif à pif, une jeune femme et moi.

Moi, vous savez qui je suis. La jeune femme, vous l'ignorez (quoique avec les femmes on n'ait jamais que des quasi-certitudes à cet égard). Aussi, permettez-moi de vous l'indiquer à grands traits.

Je la connus alors que, toute jeunette, elle jouait des petits rôles aux Bouffes-Parisiens, direction Ulgade.

À différentes reprises, elle consentit à m'accorder ses suprêmes faveurs. Brave petite !

Et d'une inconscience si exquise ! Laissez-moi à ce propos, mon cher Roudil, vous raconter un détail qui me revient en mémoire et qui n'a d'ailleurs aucun rapport, même lointain, avec ma réclamation ; mais la table n'est pas louée, n'est-ce pas ?

Un soir, elle me dit sur un petit ton d'indignation :

– Il y a vraiment des gens qui ne doutent de rien.

– Des gens qui se sont fait un front qui ne sait plus rougir !

– Parfaitement !

– Des gens qui ont bu toute honte !

– Parfaitement !... Imagine-toi que j'ai reçu, avant-hier, une lettre d'un bonhomme qui demeure dans l'avenue du Bois-de-Boulogne et qui me disait que, si je voulais aller le voir, il y avait 25 louis à ma disposition.

– Et qu'as-tu répondu à ce goujat ?

– Ma foi !... j'y suis allée... Tu sais... 25 louis !...

Revenons, mon cher Roudil, à nos moutons.

(Le mot *moutons* n'est pas pris ici dans le sens que votre administration lui attribue d'ordinaire.)

La jeune femme en question – et cela continue à n'avoir aucun rapport avec ma réclamation – quitta bientôt la carrière théâtrale pour épouser un vieux gentilhomme breton, le baron Kelkun de Kelkeparr, dont le manoir est sis non loin d'Audierne.

Arrivons au fait et passons rapidement sur les effusions.

– Prenons une voiture fermée, mon chéri...

– Pourquoi cela, puisque ton mari n'est pas à Paris ?

– Oui, mais toutes les rues de Paris sont pleines de gens d'Audierne (*sic*).

Comme, ce soir-là, le temps était à la pluie, il ne passait sur le boulevard que des voitures découvertes.

Enfin, en voilà une fermée.

– Cocher !

– Voilà !

– À l'heure !... Place du Trône... Inutile de galoper, on n'est pas pressé.

Vous avez deviné, n'est-ce pas, vieux détective, que je n'avais rien à accomplir place du Trône, mais que je séligeais ladite destination pour ce qu'elle me procurait cette voie de discrétion sépulcrale – à l'heure qu'il était – le boulevard Voltaire ?

Et nous voilà partis.

Gustave Flaubert, avec sa grande autorité et

son immense talent, n'osa point insister sur ce qui se passait dans le fiacre de *Madame Bovary*.

Moi, je suis un type dans le genre de Flaubert, et vous n'en saurez point davantage.

Mais ce que vous ne devez pas ignorer, monsieur Roudil, c'est ce qui advint quand, revenus de la place du Trône et la jeune femme en allée, je réglai mon fiacre devant la caserne du Prince-Eugène, qu'on appelle maintenant caserne du Château-d'Eau parce qu'elle se trouve place de la République.

Je remis ma pièce de cinq francs au cocher.

Ce dernier la contempla à la lueur de sa lanterne, s'assurant qu'elle n'était point de provenance moldo-valaque ou qu'elle n'arrivait pas de ces républiques hispano-américaines mal cotées, en ce moment, sur le marché des pièces de cent sous en argent.

Ayant constaté que mon dollar était un honnête Louis-Philippe, il le mit dans sa poche, disant goguenard :

– Ça fait le compte.

– Comment, ça fait le compte !

– Bien sûr que ça fait le compte !

– Comment cela ?

– Eh ben oui !... quarante sous de sapin...

– Et puis ?

– Et trois francs de chambre.

Alors, enveloppant sa maigre rosse d'un vigoureux coup de fouet, il piqua des deux et disparut à l'horizon.

Vous savez, mon cher Roudil, ce qui vous reste a faire.

Une vraie poire

Tout à coup, ce gros petit bonhomme joufflu qui n'avait pas desserré les lèvres depuis une heure qu'il était devant moi, poursuivit ainsi, à voix haute, son *histoire* commencée, sans doute, intérieurement :

– Vous comprenez bien que ça ne pouvait pas durer comme ça plus longtemps !

Et comme il me regardait, je crus qu'il était de la plus élémentaire courtoisie de sembler m'intéresser :

– Ça ne pouvait pas durer plus longtemps comme ça ? m'enquis-je non sans sollicitude.

– Non, mille fois non ! Et à ma place vous en eussiez fait tout autant.

– Je ne sais pas trop ! fis-je par esprit de taquinerie et aussi pour pousser mon interlocuteur à de plus précises confidences.

– Vous auriez agi, riposta le gros petit bonhomme joufflu, comme vous auriez cru devoir agir, et moi j'ai agi comme j'ai cru devoir agir... Et la preuve que j'eus raison d'agir ainsi, c'est que je m'en trouve admirablement, de cette détermination, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue moral... Tenez, je suis, à l'heure qu'il est, un gros petit bonhomme joufflu, n'est-ce pas ?... Eh bien ! l'année dernière, à la même époque, j'étais un mince petit bonhomme sec.

– Et au moral, donnez aussi une comparaison.

– Mon âme, l'année dernière, ma pauvre âme, n'était pas à prendre avec des pincettes... Aujourd'hui, on en mangerait sur la tête d'un teigneux.

— Alors, vous avez bien fait d'agir ainsi.

– Je suis heureux d'avoir l'approbation d'un homme d'esprit comme vous.

(Devant cette petite déclaration flatteuse, mais si juste, je crus un instant que le petit gros homme joufflu était au courant de ma

personnalité. Légère erreur, vite reconnue.)

J'avais fini par m'intéresser aux événements passés sous silence par mon voisin. Tel le lecteur tant passionné par un feuilleton de rencontre qu'il en recherche le début sans tarder.

Mon bonhomme ne se lit pas autrement tirer l'oreille et tomba bientôt dans mon habile panneau (Pleyel).

– Dès mon arrivée à Paris, dit-il, lesté d'un joli petit patrimoine assez rondelet, je fus tout de suite remarquable par le grand nombre de mes amis et de mes maîtresses... Avez-vous jamais vu une pelletée de neige fondre sous le soleil de messidor ?

– Je n'oserais l'affirmer.

– C'est fâcheux, car vous auriez ainsi une idée de la rapidité avec laquelle se volatilisèrent mes ors et mes argents au double jeu de l'amour et de l'amitié. Un beau jour, mon notaire, qui est un réputé farceur, m'écrivit que j'avais encore, au sein de sa caisse, une belle pièce de 72 francs et quelque chose : le tout à ma disposition... Voyez-

vous ma tête d'ici ?

– Comme si j'y étais !

– Eh bien ! vous vous trompez du tout au tout, car, en post-scriptum, mon joyeux tabellion m'annonçait que ma vieille horreur de tante Blanche venait de claquer, m'instituant son seul héritier, pour embêter les autres. Joie de mes amis ! Délire de mes maîtresses ! Cette joie, ce délire me parurent provenir de mobiles louches. Était-ce bien pour moi que ces gens se réjouissaient ? Serait-ce pas uniquement pour eux ? Un léger examen me confirma dans la probabilité numéro deux. Et c'est alors que je pris la virile attitude dont il a été question plus haut.

– Ah ! nous y voilà !

– Je fis mon compte. J'avais vingt-sept amis et dix-huit maîtresses, tous, en apparence, plus charmants, plus dévoués, plus désintéressés les uns que les autres. Dès que j'entrais quelque part : « Tiens ! voilà Émile ! Viens que je t'embrasse, mon petit Mimile ! Bonjour, Émile ! » Et c'étaient des poignées de mains, et des bécots, comme s'il en pleuvait ! Je m'amusai

à établir le prix de revient de ces marques d'affection : une poignée de main me revenait, l'une dans l'autre, à 2 fr. 75 ; un bécot, à 11 fr. 30. Ça n'a l'air de rien ; mais, à la fin de l'année, avec ce train de maison, on n'a même plus de quoi donner 3 francs à son facteur... Enrayons ! fis-je d'une voix forte. Et à partir de ce moment, tous les jours que Dieu fit (et il en a fait, le bougre ! comme dit Narcisse Lebeau), je *saquai* tantôt un ami, tantôt une maîtresse.

– Et allez donc !

– Oh ! je n'agissais pas à l'aveuglette. Je m'étais mis en tête de ne conserver de cette tourbe qu'un ami et une amie, le meilleur et la meilleure ; j'employai le procédé dit *sélection par élimination*. Vous saisissez ?

– Comme un huissier.

– Chaque jour, c'était la plus fripouille de mes camarades ou la plus rosse de mes bonnes amies que j'exécutais froidement... Si bien qu'au bout de quarante-trois jours je n'avais plus à mon actif qu'un bonhomme et qu'une bonne femme, mais, ces deux-là, la crème des crèmes ! Un garçon

fidèle, incapable d'une trahison, m'adorant, et toujours prêt à se fiche à l'eau pour moi ! Une fille exquise, folle de moi, ignorante des questions d'argent : en un mot, m'aimant pour moi-même !

– Deux perles, quoi !

– Deux perles du plus pur Orient !

Alors, je les pris avec moi, et nous vivons, tous les trois, dans ma petite propriété, comme de véritables coqs en plâtre.

– Mais au moins, votre ami s'entend-il bien avec votre petite camarade ?

– Dans la perfection !... Encore pas plus tard qu'hier, je les ai trouvés couchés ensemble.